d'Hor., Sat. 2, 8, 30, sur le modèle gr. ἄγευστος; ingustābilis (Plin.); regustō, M. L. 7179 a.

Le substantif gustus, avec son vocalisme radical surprenant à degré zéro (le même que dans portus), a des correspondants exacts en celtique : irl. gus « valeur, force », et en germanique : got. kustus « δοκμή, essai », etc. — Le verbe dérivé v. h. a. kostōn « goûter », qui est limité au germanique occidental, a subi l'influence de gustāre. Il serait imprudent de partir d'un type ancien *gustā- dont sortiraient les deux formes. Irl. -guisiu « je souhaite » est un dérivé différent.

Le fait qu'on n'a en latin que des présents dérivés dēgunō (sans doute dēgūnō) et gustō n'est pas fortuit. Sans doute gr. γεύομαι « je goûte » et got. kiusa « je choisis » semblent indiquer un présent thématique *geuse-. Mais le fait que le sanskrit a seulement jusate « il jouit de » et irlandais do-goa « il choisit » indique qu'il y a eu substitution — ordinaire en germanique, fréquente en grec — d'un présent thématique à un ancien présent athématique; c'est ce que confirme v. lat. dēgunō. Le vocalisme de lat. gustus et got. kustus dans en thème en *-teu- doit provenir de formes verbales à radical de la forme *gus-.

La racine signifiait « éprouver » et, en particulier, « goûter à » et « apprécier, aimer ». Il y a eu un causatifitératif skr. joséyate « il prend plaisir à » et got. kausjan « choisir » (le causatif germanique a été emprunté à la fois en roman : fr. choisir, et en slave : v. sl. kusiti « goûter »). Pour le sens, on notera v. perse dausta « ami », av. zaosa « agrément » et alb. desa « j'aimais ».

gutta, -ae f.: goutte et « tache en forme de goutte », « suc, larme » et « myrrhe » = gr. στακτή (Ital.); par extension « petite partie ». Au pluriel guttae: « gouttes », ornement d'architecture, en forme de gouttes de pluie. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 3928. Irl. goit.

Dérivés: guttō, -ās (et guttiō, -īs, guttitō), conservé dans les gloses, « goutter, dégoutter »; guttātus: tacheté, moucheté; guttula; guttātim. Cf. aussi M. L. 3929, * guttāre « goutter »; 2831, ēguttāre.

Forme expressive à consonne intérieure géminée. Le u peut être issu d'une voyelle très réduite après un g^w ; alors on rapprocherait arm. ka^*tn « goutte ».

guttur, -uris n. (masculin dans Plt. et dans la langue vulgaire, cf. Au. 304, cité s. u. gula, et Non. 207, 16) : gosier, gorge; même sens que gula; cf. laqueo gulam fregere de Sall., Cat. 55, 5, et parentis olim si quis immanu | senile guttur fregerit, d'Hor., Epod. 3, 1. And usuel. M. L. 3930; B. W. goitre.

Dérivés : gutturōsus : goîtreux, le goître se din tumidum guttur, cf. Juv. 13, 162; et Plin. 11, 11, gutturnia : tumoris inflatio, CGL V 601, 5. M 3930 a.

Mot expressif, d'origine obscure. Cf. peut-être h

gutturnium (guturnium, guturnum, Gloss.): uag quo aqua in manus datur, ab eo quod propter oris angutias guttatim fluat, P. F. 87, 28. V. cuturnium; et sturnia, s. u. gluttus.

guttus (gūtus), -I m. : qui uinum dabant ut minutati funderent, a guttis guttum appellarunt, Varr., L. L. 124. Vase à col très étroit. Peut-être emprunt au *κώθος déformé par l'étymologie populaire ou venu l'étrusque. M. L. 3913. Cf. le précédent.

*gutuater, -trī m.: prêtre gaulois (Inscr.). Mot ca

gymnasium, -I n. : gymnase. Emprunt au gr. your ctov, ancien (Plt.), usuel. Mais tous les dérivés sont a type grec.

gynaecēum, -I n.: gynécée. Du gr. γυναικεῖον. A bass époque, gynaeciālis, -ciārius; v. Thes. s. u.

gypsum, -I n. (et gypsus): gypse. Emprunt au g γύψος, latinisé, d'où gypseus; gypsō, -ās (et prae-, i gypsō); gypsātus, -psārius. M. L. 3936.

gyrus (gū-, gīrus), -I m.: cercle, rond, circuit; volta Terme technique emprunté au gr. γῦρος par les dra seurs de chevaux; cf. Vg., G. 3, 115, frena Pelethoni Lapithae gyrosque dedere; employé métaphoriqueme par Cic., De Or. 3, 70; Off. 1, 90; par les poètes pour emplacer les formes de circulus exclues de l'hexamère Latinisé; de la gyrātus (gī-) (Pline) et, à partir de l'Itala, gyrō, -ās « tourner » et « faire tourner en rond, regyrō « retourner » (Flor.) et des expressions advebiales comme pergyrum, ingyrō = circum. Tous deu sont passés dans les langues romanes. M. L. 3938, gya et *giurus; 3937, gyrāre; B. W. virer. Dans la langue de l'Église: gyrouagus (Bened, reg.).

Sur le contrépel goerus, v. Niedermann, cité sou

hs (a?): exclamation. Forme très rare et tardive, qui n'est sans doute qu'une graphie incorrecte de a(h). haba: v. faba.

habenae : v. habeo.

habeo, -es, -ui, -itum, -ere : transitif et absolu « tenir, et « se tenir »; puis « posséder, occuper » et sinalement avoir ». Sur cette évolution qu'on retrouve dans ment langues, et notamment dans le gr. εχω. v. veillet. Le développement du verbe « avoir », dans ANTI-AOPON, Festschr. J. Wackernagel, 9-13. L'emploi abedu est bien attesté, cf. Plt., Men. 69, ille geminus qui Syracusis habet en face de Enn., Trag. 294, quae Corinthum arcem altam habetis; mais dans ce sens habere tend à être remplacé par le fréquentatif habito. déià dans Naevius (d'où dérivent habitatio, M. L. 3962-3963 : habitator, habitabilis, habitaculum, M. L. 3961); habituorium, et ad-, co-, in-, post-habito. Le sens de « tenir » apparaît dans les expressions habēre comitia, contionem. sendium (sens italique et resté très classique; cf. osq. comono ne hipid « comitia ne habuerit »); hoc habet « il en tient », dans l'emploi de [sē] habēre avec un adverbe hene: male, e. g. Dolab. ap. Cic., Fam. 9, 9, 1 : Tullia nostra recte ualet; Terentia minus belle habuit; c'est ce sens de « [se] tenir » qui explique habitus, -ūs m. « maintien . (cf. gr. Euc), repris par le fr. habit, irl. aibit, et ses dérivés : habitūdō (= σχέσις, rare, mais déjà dans Térence), M. L. 3964; habituor « avoir telle manière d'être » (Cael. Aur.), et l'adjectif de la langue grammaticale habitīuus (Char.) s'appliquant aux verbes indiquant l'état; habilis « qui tient bien, bien en main ». h insis, galea, arcus; habilis ad e bien adapté à » (cf. aptus), M. L. 3960, et habilitäs, inhabilis; habena f.. substantif en -no- (cf. fē-num) « courroie qui sert à tenir, jugulaire » et au pluriel « rênes [qu'on tient en main] , demeuré en celtique : irl. abann, gall. ajwyn ; diminutif habenula « petite languette de chair »); dans les composés abhibeo, d. A. Plt., joint à abstō, Tri. 265; adhibeo appliquer a (sens physique et moral), tenir contre : ; adhibitio (tardif) ; cohibeo « tenir ensemble, contenir »; cohibilis et incohibilis, -biliter; cohibitio (tardits); diribeō « écarter l'un de l'autre, trier (les bulletins de vote) », diribitio; exhibeo « produire en dehors », ezhibitio, -tor, -torius (tardifs); inhibeo « maintenir dans », d'où « arrêter » ; inhibitio (Cic.), et « infliger (un chatiment); exercer sur quelqu'un une autorité , cf. bitχω; perhibeo : 1º fournir, p. testimonium, operam; 2º repandre un bruit, ut perhibent (= ut ferunt) et finaement « nommer, désigner »; prohibeo (osq. pruhipid (prohibuerit a) (probeo, Lucr. 1, 977; 3, 864, d'après praebeo) « tenir à l'écart », « empêcher » et prohibitio, lor (tardif), -tōrius ; redhibeō « [faire] reprendre » ; redhibitio (terme de droit), -tor, -torius ; debeo « tenir de quel-

qu'un », de là « devoir » (v. ce mot et cf. M. L. 2490, 2492, 2493), refait en bas latin en dehabeō « avoir en moins »; praebeō (ombr. prehabia, prehubia « praehibeat ») « présenter » et « fournir » (sē praebēre « se présenter, se montrer »), cf. praebenda, *probenda, M. L. 6708 (le britt. prounder semble provenir du fr. provendier); antehabeo, posthabeo claire passer avant, après » et, à date tardive, subter-, superhabeo (Apul., Celse). Cf. encore la construction avec deux accusatifs : habère aliquem sollicitum « tenir quelqu'un dans l'inquiétude »; puis habēre deos aeternos ac beātos « tenir les dieux pour éternels et bienheureux » : de la, au passif, habeor « je suis tenu, je passe pour » (cf. perhibēre, -rī) et la construction avec un adverbe : unum hoc sic habeto; cf. Thes. VI 3, 2443, 51 sqq. Du sens de « tenir » on passe à celui de « posséder », employé aussi, absolument, e. g. Plt., Rud. 1321, pessumumst habuisse et nil habere (d'où habentia f. « avoir, bien »; α. λ. de Claud. Quadrig.); puis simplement de « avoir », Hor., S. 1, 4, 34, fenum habet in cornu, longe juge; et, dans un sens plus vague encore, Cic., Brut. 161, quattuor et triginta tum habebat (= nātus erat) annos. — Ces emplois ont pu mener au sens impersonnel de « il y a », que le verbe a pris à basse époque, e. g. Anthimus, De obseru. cib. 33, auis, quae dicitur auetarda, bona est, sed puto hic non habere (« mais je pense qu'il n'y en a pas chez nous »); Peregr. Aether. 23, 2, inde ad sanctam Teclam habebat de civitate forsitan mille quingentos passus, cf. Löfstedt, Komment., p. 43; Thes. VI 3, 2461, 78 sqq. — Habeō a servi encore à former de nombreuses locutions verbales; cf. h. initium, finem (classique); h. rigorem, Chir. 326; h. concupiscentiam, Peregr. Aeth. 5, 7; h. famem, v. Löfstedt, Komment., p. 147.

Habeō, comme gr. τω (et peut-être à son imitation), peut être suivi d'un infinitif, Cic., Att. 2, 22, 6, de republica nihil habeo ad te scribere, dans le sens de « avoir à, pouvoir », construction qui a impliqué rapidement une idée d'obligation, qu'on sent déjà dans Varron, R. R. 1, 1, 2, rogas ut id mihi habeam curare; de là chez les écrivains ecclésiastiques l'emploi de habēre = dēbēre ou μέλλω, par exemple: Tert., Apol. 37, si inimico iubemur diligere, quem habemus odisse?; adu. Marc. 4, 40, ouis ad uictimam duci habens, qui est à l'origine de futur roman. V. Thes. VI 3, 2452, 65-2458, 82.

D'emplois avec le participe passé pour exprimer le parfait tels que domitas habère libidines, Cic., De Or. 1, 43, 194, « tenir domptées ses passions », on est arrivé à des locutions telles que compertum ego habeō, Sall., Cat. 58, 1; quod me hortaris ut absoluam, habeo absolutum suaue... £700, ad Caesarem, Cic., ad Q. fr. 3, 9, 6, où la périphrase ne diffère guère du parfait comperi, absolui, et qui acheminent habeō vers le rôle d'auxiliaire; v. Thes. 2455, 65 avec bibliographie. — Usité

publicae haruspices consulit, cum eo qui responderit, capite punitur.

hasta

Le premier terme du composé haruspex est expliqué comme un mot signifiant « boyau », à rapprocher peut-être de hernia, hīra; cf. v. isl. gorn (pluriel garnar) « intestin » et v. h. a. garn « fil », lit. žárna « intestin », alb. zore « intestin », gr. xopôh « boyau », skr. hirá « veine », hirah « lien, ceinture ». Le mot hariolus en serait un dérivé, direct ou indirect, avec le suffixe -lo- qu'on a dans figulus, par exemple. — L'étymologie proposée par Alfred Boissier, MSL XI 330 et XII 35, qui expliquait haru- par l'assyrien har- « foie », longtemps abandonnée, a retrouvé des partisans à cause des ressemblances entre l'haruspicine étrusque et l'haruspicine babylonienne; cf. J. Nougayrol, Bull. Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 1955, p. 509 sqq. Haruspex serait un composé hybride étrusco-latin (?).

hasta (asta, Inscr.), -ae f.: 1º lance, pique = ξγχος 2º tout objet en forme de lance. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4072.

Dérivés et composés: hastula, M. L. 4073 et 4073 a, hastula rēgia, nom latin de l'« asphodèle»; hastātus: -i dicti qui primi hastis pugnabant, Varr., L. L. 5, 89, d'où hastō, -ās (Frontin); hastīle n. « hois de la lance », M. L. 4072 a; hastīliārius; hastārius (hastiā-); hastifer (Inscr. = αίχμηφόρος). Le germanique a emprunté (h)asta: v. h. a. ast; (h)astula, v. angl. aestel; l'irl. a eestal.

La lance est le symbole de la propriété quiritaire : aussi on en plantait une devant le lieu où se faisait la vente des biens des débiteurs du trésor public : de la l'expression sub hastā uēnīre; hastārius praetor, hastārium « ubi uenduntur bona proscriptorum ». De sub hastā la langue juridique a même dérivé subhastō, -ās « vendre à l'encan », subhastārius, subhastātō.

L'ombrien a, avec vocalisme o, hostatu « hastātōs », anhostatu, anostatu « non hastātōs »; l'irlandais a gat « verge » (à côté de gas « tige qui pousse ») et le gotique gazds « aiguillon », le vieux saxon gard « bâton ». Il résulte de là que le -st- de hasta reposerait sur *-zdh-, passé à *-sp-, d'où -st-, et que l'a latin et irlandais représenterait une voyelle réduite en face de l'o ombrien ou un vocalisme « populaire »; l'a germanique est ambigu. Le rapport avec v. sl. geozdī « clou » serait plus douteux, à cause du -e- slave.

haud (haut, hau): négation intensive, ce qui en explique l'emploi dans la langue familière et dans la conversation et la fréquence dans les litotes: haud facile, hau longē (= propē), haud sānē commodum (= perincommodum), hominem haud impūrum (= h. ualdē lautum), haud mediōcris uir, etc.; haud umquam, haud-quāquam (où la valeur intensive de haud est corroborée par l'emploi de nē avec ē dans nēquāquam); hau sciō, haud dum (qui ne semble pas attesté en dehors de Tite-Live et de Sil. Ital.).

Haud semble être la forme syncopée d'un ancien mot autonome, comme hilum, etc. (on en rapproche le substantif irlandais gau « mensonge, tromperie »; cf. Thurneysen, IF 21 179), qui primitivement se serait ajouté à la négation pour la renforcer (cf. Plt., Ba. 1037, neque ego hau committam ut...), puis, finalement, aurait pris la valeur négative comme fr. pas, point, rien. L'eune en est limité; il est fréquent chez les auteurs ander mais devient de plus en plus rare à mesure que s'approche de la période classique; César exemple; Cicéron s'en sert surtout dans des format toutes faites (cf. toutefois Cat. Mai. 23, 82, où haud une valeur emphatique); Horace, qui l'emploie dans les Epitres, l'évite dans les Odes Marouzeau, MSL 20, 83. Pourtant, cette forme de la Marouzeau, MSL 20, 83. Pourtant, cette forme en la trone); cf. Wackernagel, Vorles. Il 256 et Thes. L'VI 3, 2558, 76 sqq. Non représenté dans les langues manes.

La négation est, on le sait, sujette à se renouvel pour le besoin de l'expression (cf. gr. oò, arm. oĕ, aus nouveaux). Sur l'origine de formes de ce genre, si l'hit toire n'en est pas fournie par des textes, il est dimei de faire des hypothèses précises.

hauriō, -īs, hausī, haustum (et aussi, à l'époque in périale, hausus, hausurum, par exemple dans Vg., Ac. 383, sans doute d'après haesī, haesum; et même hairīuī, haurīī dans Varr. d'après Prisc. GLK II, 540, 3 haurītum, haurītūrum dans Apulée), haurīre: puise h. aquam ex puteō, sens physique et moral: omnia dan hausta e fonte naturae, Cic., Fin 1, 21, 71; par suitā « vider », Vg., Ae. 1, 738, ille impiger hausīt | spumaitem pateram; et « avaler d'un trait, engloutir », d'ol « dévorer, consumer », e. g. Col. 8, 17, 11, qui dentibu carent, aut lambunt cibos aut integros hauriuni; Sl. 3 654, nos tellus haurīt; Tac., H. 4, 60, cunctos incendium hausīt; mêtaphoriquement, haurīre oculīs, aurībus, d'ol h. animō.

Par analogie, haurire s'emploie avec le sens de fodere effodere « creuser, percer », ainsi Ov., M. 11, 187, humunque | effodit... terraeque immurmurat haustaf par suite haurire latus. Ancien, usuel. Peu représent dans les langues romanes. M. L. 4082 (horire).

Dérivés et composés : haustus, -ūs m. : action de puiser; trait (boire d'un trait); haustor, -ōris m. (rare, époque impériale) : celui qui puise; haustiō; (h)austrum, -ī: v. plus bas; et hauritō, -tor, -tōrium (Itala) = ἀντλητήριον, Μ. L. 4083; dehauriō, de(h)ōriō; v. plus bas; ezhauriō : épuiser (sens physique et moral); in-exhaustus (Vg.; = ἀνεξάντλητος); perhauriō (rare; Plt. (?), Apul., Tert.).

On trouve dans Caton, Agr. 66, 2, l'impératif du composé sous la forme deorito; d'autre part, l'infinitif sarde orire suppose une forme latine sans diphtongue. Le dérivé haustrum « machine à puiser de l'eau est attesté sans h initial dans les manuscrits de Lucrèce 5, 516; de même, le manuscrit C de Plaute a peraurienda Mil. 34 (peraudienda cett.).— Il est difficile de dire quelle est la forme authentique du verbe: hauriò, *auriò ou *ōriò. Il faut noter, à propos de cette dernière, que la tradition manuscrite de Caton n'a guère d'autorité, étant donné sa date récente, et que la forme sarde peut représenter une prononciation dialectale (le dialecte du Frioul a uri, auri).

Le rapprochement avec gr. αδω « je puise » (à côté de ξξαυστήρ · κρεάγρα, πῦραύστης « papillon qui se hrlle à la lumière »; trace de l's intérieur dans l'h attesté pu καθαύσαι · άρανίσαι Hés.; l'esprit doux de αδω n'est

donc pas attique) et avec v. isl. ausa « puiser », austracte de puiser » est séduisant; le h serait une addition racte de puiser » est séduisant; le h serait une addition sécondaire, comme dans hālāre; mais on ne saurait voir sécondaire forme austrum des manuscrits de Lucrèce une dans la forme ancienne et cette graphie est survivance de la forme ancienne et cette graphie est survivance fautive. V. Frisk, sous αύω 2.

hebdomada, -ae (eb-) f.: semaine. Doublet populaire hebdomas, attesté depuis Aulu-Gelle, fréquent dans de hebdomas, attesté depuis Aulu-Gelle, fréquent dans la langue de l'Église, fait sur l'accusatif grec ἐδδομάδα [a lampada, etc.]; Isid. 5, 32. M. I. 4090; hebdomadārius, cf. septimānārius; hebdomadālis.

hebeő, -ēs, -ēre: être émoussé, obtus (sens physique et moral). Ne semble pas attesté avant l'époque impériale; mais hebes est déjà dans Enn. et Plt.; hebesco dans Cic.

AGNB - GARBS - ALIS (accusatif hebem dans Ennius, A. 426, et Caecilius d'après Charisius, GLK I 132, 6, cf. quictem et requiem; hērem et hērēdem; mānsuem, mānsuētem): émoussé (s'oppose à αcūtus, s'emploie au physique comme au moral; cf. gr. ἀμβλύς oppose à δξύς); hebēscō, -is (class.); hebetō, -ās, d'où hebetātiō (époque impériale), hebetātus, ūs et l'adjectif hebetus (Gl.); hebetātrīx (Plin.); hebetācō (époque impériale); hebetācō (époque impériale); hebetātis, tebefociō (bas latin).

Aucun rapprochement sûr. En latin, l'adjectif apparalt antérieurement aux verbes, qui en sont peut-être des dérivés secondaires (cf. toutefois teres et terō). Le sens technique fait penser à un emprunt.

hedera, -ae f. (edera dans P. F. 72, 23, mais hedera, 89, 16): lierre. Ancien. Panroman. M. L. 4092; et celtique: irl. eden. Semble avoir été rattaché à *hendō (cf. prachendō) par les anciens; cf. P. F. 72, 23, ederam famini Diali neque tangere, neque nominare fas est, quod edera uincit (de uinciō) ad quodcumque se applicat. V. André, Lex., S. U.

Dérivés et composés : hederāceus (all. Hederich); hederātus (Tert.) « couronné de lierre »; hederōsus; hederiger (Cat. = κισσοφόρος).

Aucun rapprochement clair; la forme du mot est incertaine, hedera ou edera; toutefois, les transcriptions grecques ont toujours un è-, avec esprit rude.

hei : autre forme de ei, employée surtout pour marquer la peine, la douleur. Cf. heu et ēiulē. Cf. aussi heia.

helcia (hal-), -ao f.: corde, trait; helciārius « haleur », et M. L. 4099, helciāria; helcium, -ī « collier du haleur » [Apul.]. Hybrides dérivés de Ēxco.

helix, -icis f.: 1° sorte de lierre ou d'osier; 2° hélice. Emprunt savant au gr. ἐλιξ (Plin., Vitr.); demeuré en prov. euze, M. L. 4100, et en celt. (écos.): eilig «lierre».

helluor (heluor, ell-), -āris, -ātus sum, -ārī : se gorger de, engloutir, dévorer. A peu près uniquement dans Cicéron.

Dérivés: hel(l)uō, -ōnis m.: glouton, qui dévore (Tér., Cic.); cf. P. F. 88, 15, heluo dictus [est] immoderate bona sua consumens, ab eluendo; cui aspiratur, ut aŭiditas magis exprobretur; fit enim uox incitatior (étymologie fantaisiste); hel(l)uatiō f.: gloutonnerie.

Terme d'injure à consonne géminée caractéristique, que Cicéron joint à gurges; cf. Pis. 17, 41, ille gurges atque helluo, natus abdomini suo; Dom. 47, 124, ille gurges helluatus tecum simul rei publicae sanguine. A peu près inconnu de la langue impériale. Un participe helluabundi: multum bibentes, ebriosi est dans CGL V 207, 11.

Mot expressif, d'origine inconnue.

heluella, -ae f.: petit légume, petit chou; et « helvelle ». Cf. Cic., Fam. 7, 26, 2, fungos, hetuellas, herbas omnes ita condiunt, ut nil possit esse suauius; la glose de P. F. 91, 28, hetuella: olera minuta, semble considérer le mot comme un pluriel neutre. Heluella semble le diminutif de heluola, glosé λαχανάρια dans le Gloss. de Philoxène.

Sans doute diminutif de heluus; cf. fr. « la verduresse ». Mot rare.

heluus, -a, -um: heluacea genus ornamenti Lydii, dictum a colore boum, qui est inter rufum et album, appellaturque heluus, P. F. 88, 18. Attesté en outre dans Varr., R. R. 2, 5, 8. Outre heluāceus existent les adjectifs dérivés heluius (Heluius, osq. Heleviis, pél. heleuis), heluenācus (-cius, -ceus), helueolus (heluolus), heluinus jaunâtre », qui s'appliquent à une sorte de vigne et au vin qu'on en tire; heluidus, Isid. 19, 28, 7. Tout ce groupe de mots appartient à la langue rustique. Cf. sans doute heluella. Sur heluennāca uītis, v. André, REL XXX, 1952, 130.

Heluus est peut-être conservé dans le port. relou « gazon » qu'on explique par *helua, M. L. 4103; et en germanique: v. h. a. ēlo, etc.

L'e devant -lu- suppose qu'il faut partir de *ghelswo-, non de *ghelwo-; en lituanien, les adjectifs en -swas indiquent l'idée de « tirant sur » : gelsvas « tirant sur le jaune », žalsvas « tirant sur le vert » (v. Leskien, Bild. d. Nom. im Lit., p. 195); cette valeur du suffixe rend compte de l'emploi de heluus. Cf. toutefois lit. I zzlvas. Pour l'étymologie, v. holus. V. aussi galbus, giluus et fläuus, fuluus; et pour le suffixe, rāuus, etc.

hem: hein? Exclamation, marquant surtout l'interrogation. Cf. ehem, qui sert à exprimer l'étonnement.

hēmicrānia, -ae f., hēmicrānium n.: emprunt au gr. ημοκρανία « moitié de la tête », spécialisé dans le sens de « douleur affectant un côté de la tête, migraine ». Formes populaires: ēmigrānium, migrānium. M. L. 4104.

hēpar, -atis (-aris, tardif) n.: foie. Emprunt de la langue médicale au gr. ἦπαρ; d'où hēpatiārius (Plt.). Peu représenté dans les langues romanes, v. M. L. 4108.

her : v. er.

herba, -ae f.: herbe. S'emploie au singulier et au pluriel; se dit de la jeune pousse: adhuc tua messis in herba est, Ov., H. 17, 263; des mauvaises herbes, Vg., G. 1, 69, officiant laetis ne frugibus herbae; des simples. Souvent accompagné d'un nom au génitif ou d'un adjectif qui précise le sens: h. admirābilis, asināria, dentāria, Herculis, herclānia, lactāria, Mercuriālis, montāna, phoenicia, Sabīna, salūtāris, sanguināria, etc.; v. André, s. u. — Sur le sens de herbam dare, v. P. F. 88, 10 L. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4109; celtique: irl. oiriber « herbārium ».

Dérivés et composés : herbula (et herbulatus, M. L. 4110); herbuscula (tardif, Mart. Cap., formé d'après (h)olusculum) : herbette : herbaceus, herbeus : [couleur] d'herbe; herbans ou herbans (Apul.) : herheux: herbāria, -ae 1. : botanique; -ium : herbier; -ius : herboriste ; herbāticus (tardif), cf. aquāticus. etc. : herbivore ; herbesco, -is et ob-herbesco : devenir herbu; herbidus; herbido, -as (tardif); rendre vert; herbilis anser : herba pastus qui gracilior est quam frumento altus, P. F. 89, 20 (cf. altilis, fartilis) - herbosus: herbeux et « couleur d'herbe », M. L. 4111; herbāgō : « ποταμογείτων » (Diosc.) : herbānus (Inscr.) : herbitum, -tium (l. herbetum?), locus in quo herbae nascuntur (Gloss.); exherbo : désherber (Colum.), M. L. 3012. — Composés artificiels et poétiques : herbifer, -gradus, -potēns (cf. le type grec ποηφάγος).

Aucun rapprochement connu. Sans doute survivance d'un mot rural prélatin.

hercisco, herctum: v. ercisco.

herele: juron familier, particulier aux hommes. Avec më: mehercle, à côté de meherculës, forme plus pleine, reformée sur le nom proprement latin Herculës. Peutêtre survivance de l'étrusque hercle. Certains y voient le vocatif d'un thème en o-, *Herclo-, qui apparaît dans le vestinien Herclo, CIL 1º 394, et le datif osque Herek lui.

hērēs, -ēdis (accusatif hērem dans Naevius cité par Non. 86, 33; cf. hebem; la forme se retrouve en roman, et fr. hoir repose sur hērem): d'abord seulement masculin (l'enfant mâle seul pouvant hériter à l'origine), puis de genre commun à l'époque impériale, secundus, secunda hērēs: héritier légal.

Malgré Festus, qui enseigne que heres apud antiquos pro domino ponebatur, P. F. 88, 28, le sens ancien du mot est bien « héritier »: c'est par plaisanterie que Plaute l'emploie pour « propriétaire », Men. 477 et 493. De même, c'est par extension de sens que hérédium a signifié « petit domaine rural »: c'est d'abord la part minimum inaliénable qui doit revenir à l'héritier; cf. Varr., R. R. 1, 10, 2, bina iugera quod a Romulo primum diuisa dicebantur viritim, quae heredem sequerentur, heredium appellarunt; de là le sens de praedium paruolum que lui donne P. F. 89, 1, cf. Plin. 10, 50, in XII Tabulis legum nostrarum nusquam nominatur uilla, semper in significatione ea hortus, in horti uero heredium.

Autres dérivés et composés: hērēditās: héritage (sens abstrait et concret); hērēditārius; hērēdiolum: petit héritage (Colum.); hērēdipeta (Pétron.); cohērēs, -ēdis (Cic.); cohērēditās (tardif); exhērēs « déshérité »; exhērēdō, -ās (classique, dérivés d'époque impériale); ex., in-hērēditō (tardifs); prō-, sub-hērēs, termes de droit, rares et tardifs.

Il n'y a pas de verbe « hériter » en latin classique; hērēditā, -ās n'apparatt que dans la langue de l'Église (hērēdificō dans Irénée), sans doute pour traduire κληρόω, κληρονομέω; et pour « déshériter » Plaute dit exhērēdem facere; mais Cicéron a exhērēdō. Terme de droit, ancien, usuel. Les langues romanes ont conservé hērēs, M. L. 4115; hērēditāre, 4113; hērēditārius, 4114; exhērēdāre, 3012 a. Le britt. aer, her est un mot sayant.

Étant donné que l'irlandais a orbe et le gotique arbi

« héritage » en face de lat. orbus, il est naturel de rice procher lat. hērēs de gr. χῆρος « dépouillé »; plus presement, on a même rapproché gr. χηρωστής « collaten qui hérite à défaut d'un proche parent ». Les hypothequi ont été proposées sur la formation de hērēs et di χηρωστής sont incertaines.

herí adv.: hier (doublet heri avec i dans Tér., Eu. 161 heri minas uiginti pro ambobus dedi sén. iamb.). In forme normale est heri, devenue here; cf. Quint. 1, 7; 1, 7, 22; P. F. 22, 23; l'i est la désinence du location comme dans gr. alet en face de aléc; l'i de heri, sau autre exemple, est analogique des autres locatifs dhèmes consonantiques du type rūrī, temperī, Carthe ginī. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4115 a; B. W. s. u.

Dérivé: hesternus, formé comme aeternus, semplernus, et hodiernus, nocturnus, diurnus et, tardit me dernus. Substautivé: hesterna scil. diēs (Ital., etc. L'indo-européen, qui n'a pas d'adverbe commun pour demain » (v. crās), en avait un pour dier ». L'initial comporte des alternances de forme du groupe initial comme humus: gr. χθές, έχθές, irl. in-dhé, gall. de des formes à -y- en indo-iranien: skr. hydh, av. spipersan dī, et des formes simples: lat. heri, de *ghesi v. h. a. gestaron. sans doute aussi alb. die.

La formation de l'adjectif est à rapprocher de la forme germanique: v. h. a. gestaron, v. angl. geostra En latin, le type a servi largement dans les adjectifs indiquant le temps.

*heriës. -ël f.? : volonté. Figure dans une sorte da litanie que nous a transmise Aulu-Gelle 13, 23, 2, Luam Saturni, Salaciam Neptuni, Horam Quirini, † Virites Quirini, Maiam Volcani, Heriem Iunonis, Moles Martin Nerienemque Martis, où Heriem Iunonis semble equi valoir à numen Iunonis. A rapprocher peut-être la fin de vers d'Ennius, A. 104, Nerienem Mauortis et Herem (Herem coni. Meursius : herclem, erdem codd.), où il faut sans doute lire heriem dissyllabique avec première syl labe longue « par position » (du reste, toute la prosodie de ce passage est très trouble ; cf. les réflexions d'Aulu-Gelle sur la scansion de Nerienem). Cf. aussi la glose de P. F. 89, 6, herem Marteam antiqui accepta hereditale colebant, quae a nomine appellatur heredum, et esse una ex Martis comitibus putabatur, où herem Marteam est comparable à Heriem Iunonis et identique à l'expression rétablie par conjecture dans le fragment d'Ennius et où, par conséquent, il faut peut-être lire her(i)em Le nom, sans doute dialectal, a disparu en latin et ne s'est maintenu que dans des formules rituelles obscures et corrompues; mais la racine se retrouve dans le cau satif horior, hortor, proprement « faire vouloir », et elle est bien représentée en osco-ombrien : cf. osg. herian « uim » (Buck), « delectum » (Vetter) : v. horior.

herna n. pl. ou f. sg.?: mot marse d'après l'abrégé de Festus, 89, 24. Hernici dicti a saxis quae Marsi hema dicunt; cf. Serv., Ae. 7, 684.

On a rapproché av. zarštva- « pierre ». Peut-être molindigène.

hernia, -ae (ĕ d'après les langues romanes; graphie hirnia, hirnea dans les Gloss., cf. le jeu de mots du Ca

alepton 12, 8) f. : hernie (v. fr. hargne, hergne). M. L.

116.
Dérivés : herniōsus ; herniacus, CIL XII 5695 (cf.

Rare, non attesté directement avant Celse et Martial; le terme proprement latin est rāmes, rāmitāsus. Cl. haru-spex?

herpēta, -ae f.: herpès. Forme populaire, latinisée et faite sur l'accusatif de gr. ξρπης (cf. lampada), à côté de la transcription savante herpēs.

herus : v. erus.

hetta, -8e: res minimi pretii... Alii pusulam dixerunt esse quae in coquendo pane solet adsurgere, a qua accipi rem nullius pretii cum dicimus: non hettae te facio, p. F. 88, 24. Sans autre exemple. Mot populaire à consonne géminée expressive. Les gloses ont la forme hitta, expliquée, d'après Festus, par ὑμὴν ῥοίας, membranum in carne; φλυκτίς ἄρτου. Peut-être simplement le gr. fra (comme fr. iota); cf. Niedermann, Gnomon, 3, 1927, p. 351.

heu: hélas, interjection servant surtout à marquer la douleur. Accompagné souvent d'un accusatif : heu me miserum. Ancien, usuel et classique. Cf. (h)ei et cheu. M. L. 4122.

heus: hola, ho, hé l Exclamation servant à appeler ou à interpeller. Accompagne souvent un vocatif. Ancien usuel Cf. eho.

hihernus : v. hiems.

hibiscum (-cus 1., ibiscus, ebiscus), -I n.: sorte de mauvo (Vg., Buc.). La forme neutre semble la plus ancienne, cf. Thes. s. u. Le gr. Ιδισχος (Diosc.) doit être une transcription du latin; le grec dit ἀλθαία ου ἀγρία μαλάχη. Μ. L. 4127, 5275. Celtique?

hic, haec, hoc(e): démonstratif de la première personne, et par suite de l'objet le plus proche: « celui dont je parle, celui que je montre, celui-ci ». Sert à annoncer ce qui va suivre: $\hbar \delta c$ ut, etc. Usité de tout temps. Partiellement confondu dans les manuscrits avec is, surtout au nominatif masculin pluriel $\hbar \bar{i}$ et au datif ablatif $\hbar \bar{i}$ s. Nominatif pluriel masculin archaïque $\hbar e i$ s, $\hbar i$ sce, v. Thes. VI 3, 2699, 69 sqq. Le neutre est demeure seul ou en composition, et figure encore dans le « languedocien » cc et le fr. oui de o il où o est issu de $\hbar \delta c$ (c) employé dans le sens dè i ua; v. Thes. VI 3, 2746, 56 sqq. et cf. B. W. sous il. M. L. 4158. V. plus bas les formes adverbiales.

Hic est scandé bref à l'époque, archaïque; cf. Lindsay, Early latin verse, p. 119, § 9, et p. 163, § 33; une graphie hec est attestée sur une inscription, CIL I³ 9; la scansion longue est de règle, au contraire, chez les classiques, où la quantité brève n'apparaît plus qu'exceptionnellement. Hic représente une prononciation emphatique hicc, avec gémination de la gutturale, du reste attestée épigraphiquement, CIL IX 60, analogique de hocc, où la géminée est issue de *höd-ce, et qui s'est maintenue dans les formes romannes, cf. M. L., l. l. Les formes de génitif et de datif sont tantôt dissyllabiques hui(i)us, huīc, ce qui est la règle dans la poésie classique,

tantôt monosyllabiques; cf. Lindsay, op. laud., p. 64, § 35.

Adverbe de lieu: hīc (de hei-ce, cf. fal. heic, hec, fe)
«ici», M. L. 4129, hīc, *hīcce; hōc, hūc « ici» (avec mouvement) et *hō- dans hōrsum. M. L. 4159, hōc, *hocce, et
4223, cf. hūcusque; hāc « par ici», M. L. 3965, cf. hācpropter (rare), hāc-tenus, M. L. 3967; hinc « d'ici», M.
L. 4134, et dehinc (cf. deinde), déjà dans Plaute, mais
évité par les classiques et surtout usité dans la latinité
impériale, cf. Thes. s. u.; exhinc (tardif, cf. exinde); cf.
aussi hō-die, hōc annō, M. L. 4161, 4163, et eccum; ecce
hic « ici».

Comme iste et ille, auxquels il s'oppose, le démonstratif hic se compose d'une particule et d'un ancien démonstratif.

Le -ce (-c) final est une particule enclitique postposée aux formes courtes telles que hi-, hod-, hum-, huī-, etc., d'où hic, hocc, el, hunc, huīc; ce -ce (-c) ne s'ajoute pas nécessairement à une forme longue telle que le génitif huius; ce n'est pas un élément essentiel; au pluriel, on n'a guère que hī, hae, hās, hōs, hōrum, hīs (mais neutre haec, peut-être pour le distinguer du féminin).

Le démonstratif est au fond le même que celui qui, à l'état isolé, sans particule préposée et sans -ce postposé, sert d'anaphorique : is, ea, id. Ce démonstratif, apparenté à skr. ayám, génitif singulier asya, est obtenu à l'aide de deux radicaux distincts, *ci., i- et e-/o-. En indo-iranien, il indique l'objet rapproché. Le nominatif masculin -i- est identique à is, qui a seulement en plus la désinence -s; la différence est la même que celle entre skr. sd = gr. o et skr. sdh = gr. oc. Le neutre correspondant à is est pris à la racine i-: id; celui qui correspond à h-i-c est de la racine o-: *h-od-ce, d'où *hocce, hoc(c). Le féminin h-ae-c est fait comme quae. Le détail des formes de is et de hic diffère; ainsi le génitif : eius, d'une part, huius, de l'autre. Mais les radicaux sont les mêmes.

La particule préposée h- est sans doute apparentée à skr. hi, av. zī, gr. -χι. Elle se retrouve au premier terme du composé ho-diē, qui, sauf la particule initiale, répond à skr. a-dyd « aujourd'hui », littéralement « ce jour-ci » (pour la formation, cf. gr. σημερον, cité sous cis-). V. aussi hōrnus.

L'osco-ombrien a, au sens de hic, le même radical qui figure dans hic et is, parfois sans aucune particule, ainsi, au datif singulier, ombr. esmei « huic », cf. skr. asmai « à celui-ci »; le plus souvent avec des particules autres que h, par exemple ablatif singulier osq. eks-u-k, ombr. ess-u, nominatif pluriel féminin osq. ek-as, ek-as-k accusatif pluriel féminin osq. ek-ass, etc. Ces formes justifient l'analyse qui a été faite ici de lat. h-ae-c, hās. etc.

hiems (hiemps; et hiemis, Cat.), hiemis f.: mauvaise saison, hiver; mauvais temps, tempête. Toutefois, ce dernier sens, bien qu'attesté en prose (Cic., Plan. 40, 96 fin; Nep., Att. 10 fin), semble un terme technique de la langue nautique; il est surtout fréquent dans la poésie impériale, où il peut être une imitation de gr. χειμών, χειμώ. Ennius et Lucrèce, César, Varron et le plus souvent Cicéron emploient hiems au sens de « hiver »; cf. Enn., A. 424, aestatem autumnus sequiur, post acer hiemps it. En poésie, quelquefois « froid, frisson »

et au pluriel « années » (d'un vieillard). Ancien, usuel. Non roman (cf. plus bas).

Dérivés et composés: 1º hiemālis: d'hiver, tempétueux; nauigatio longa et hiemalis, Cic., Fam. 6, 20, 1; hiemō, -ās: 1º passer l'hiver (dans ce sens tend à être remplacé par hībernō); 2º être en tempête, hiemat mare, Hor., Sat. 2, 2, 17 (cf. χειμάζω, χειμάνω); 3º impersonnel, hiemat « c'est l'hiver, il fait froid »; 4º faire refroidir, congeler (Pline); hiemātiō; exhiemō (Ital.); perhiemō (d'après pernoctō, Colum.).

2º hībernus : d'hiver; hīberna n. pl. : quartiers d'hiver; hībernum (sc. tempus) (à partir de Minuc. Fel., cf. aussi Vg., Ae. 1, 266) « hiver » (hībernus, Mul. Chir.), qui a remplacé hiems dans toutes les langues romanes, M. L. 4126; et le dénominatif hībernō, -ās : hiverner. Panroman. M. L. 4124, et exhībernāre, 3012 b; hībernālis (cf. autumnālis); hībernāculum (époque impériale), cf. tabernāculum; hībernātiō (Gl.) = παραχείμασις.

Une forme à degré zéro *him- figure dans des adjectifs composés bīmus (de *dwi-him-os), trīmus, quadrīmus « de deux, trois, quatre ans », mots de la langue rurale. s'appliquant aux animaux qui, nés au printemps, en été ou en fin d'année, ont passé deux, trois, quatre hivers, par opposition à hornus, anniculus et annotinus. L'origine de ces adjectifs n'avait pas échappé aux anciens: cf. Cassiod. (ex Eutyche), GLK VII 200, 5, bimus, trimus, quadrimus quasi a bis, ter, quater, hieme dicta. Ces adjectifs, en passant dans la langue commune. se sont ensuite appliqués aux enfants; mais, dans les langues romanes, ils n'ont survécu qu'avec leur valeur ancienne, cf. M. L. 1107, bīmus; 8907, trīmus; 6919, quadrīmus. De bīmus, trīmus, quadrīmus existent aussi les dérivés bīmulus, bīmātus « âgé de deux ans » et bīmātus, -us m., etc. Il n'y a pas d'adjectif pour dire « d'un hiver » (tandis que le grec a χίμαρος, le latin recourt à des dérivés (récents) de annus : anniculus, annôtinus ; v. Meillet, MSL 23, 146 (cf. aussi uitulus). Après quadrimus, on a des composés de annus : quinquennis, sexennis, etc. M. W. Schulze a noté que Horace oppose bīmum, quadrimum merum à uinum quinquenne.

Les formes de hiems, -himus et hibernus sont toutes anciennes. Elles appartiennent à une racine indo-européenne désignant les frimas, l'hiver, la neige.

Le mot hiems est d'un type archaïque; il repose sur un thème à vocalisme radical zéro *g'hi- suivi d'un élèment *-em- qui ne se retrouve guère à l'état de suffixe. Le même mot existe en iranien, où l'on a av. zyā, gén. zimō, au sens de « hiver ». — Le même vocalisme que dans hiems apparaît dans un nom de la « neige » : gr. χιών (gén. χιόνος), arm. jium (gén. jean); le latin a un autre nom de la « neige » aussi indo-européen, nix. — Pour la racine, cf. av. zayana- « d'hiver ».

En face de cette forme, il y a des dérivés à vocalisme radical e-. En $-\bar{a}$ - : v. sl. zima, lit. $\bar{z}\bar{z}m\lambda$. Souvent un mot en -n-/-r-, notamment gr. $\chi\bar{z}i\mu\alpha$ et $\chi\bar{z}i\mu\omega$ v hiver », avec les adjectifs $\chi^i\mu\alpha\rho\rho\varsigma$ et $\chi\bar{z}i\mu\epsilon\rho\nu\dot{\varsigma}\varsigma$ « hivernal »; le latin hibernus, de *gheimrinos, est du même type; le b résulte d'une dissimilation (v. formica, formidő); le suffixe -no-joue un rôle analogue à celui qu'on a dans diurnus, nocturnus, hesternus (v. heri). Le sanskrit a le locatif héman « en hiver » et le dérivé hemantah

« hiver », l'albanais dimen « hiver », le hittite gimmania, de *gimants, élargissement du thème simple gima. L'arm. jmein « hiver » a reçu le vocalisme radical zéro de hiems et des dérivés tels que lat. -himus. Ce même voca lisme apparaît dans le dérivé de la forme en -r.: gr. χίμαι ρος, χίμαιρα désignent la « chèvre » qui a passé un hiver et qui a ses premiers chevreaux. Norv. gimber désigne la « brebis » qui n'a pas encore eu d'agneau; dans la Lez Salica on a ingimus « bête d'un an ».

Pour le sens, le type lat. bīmus est à rapprocher de gr. χίμαρος, etc. Pour la forme, cf. gr. δύο-χιμος « de climat est dur », μελάγχιμα « taches noires dans la neige ». Le skr. himá- est sans doute tiré de seconds termes de composés, tels que çatáhimah « qui a cent hi-

Sur les formes celtiques, v. gall. gaem, irl. gam chiver »; V. Pedersen, V. G. d. kelt. Spr., I, p. 66

hieto: v. hio.

hilarus, -a, -um; hilaris, -e: joyeux. Emprunt au gr. Γλαρός, attesté depuis Plaute. Hilarus est la forme ancienne; hilaris a subi l'influence de tristis, avec le quel il forme un couple antithétique; cf. Hor., Ep. 1, 18, 89, oderunt hilarem tristes, tristemque iocosi; Quint. 11, 3, 67, 72, 79; Cic., Att. 12, 40, 3. Une forme tardive hilerus avec apophonie (cf. camera, citera) se lit CIL II 3684 (fles Baléares). L'adverbe ancien est hilarē; hilariter n'apparaît qu'à basse époque (St Aug.; Vulg.). Non roman.

Dérivés et composés : hilarulus (Laev.); hilariculus? (Sén., cf. tristiculus); hilarō, -ās; hilariudō (archaīque); hilaritās (classique); exhilarō (Cic., Fam. 9, 26, 1, surtout fréquent dans la langue impériale); exhilarātiō (Aug.); exhilariō (bas latin); hilarificō (Itala); hilarēscō (Aug.); hilarēns (Visio Pauli); hilarissō (Isid.).

hilla(e) : v. hīra.

hilum, -I n.: hilum putant esse quod grano fabae adhaeret, ex quo nihil et nihitum, P. F. 90, 7.

Hilum, dont le sens précis n'est pas autrement connu (Nonius le définit seulement breue quoddam, 121, 3: et l'explication de Varron repose sur un faux rapprochement avec hillae), s'emploie comme particule avec le sens de « tant soit peu », cf. Lucr. 4, 515 et libella aliqua si ex parti claudicat hilum; 3, 514, aliquid prorsum de summa detrahere hilum; de même perhilum, Lucr. 6, 576, summa magis mediis, media imis, ima perhilum; cf. l'emploi de frit, floccus, naucus dans des locutions négatives. Hīlum peut être suivi d'un génitif, cf. Lucr. 3, 220, nec defit ponderis hilum, où hilum = quicquam, comme déjà le notait Varron à propos du vers d'Ennius, A. 14, quae dedit ipsa capit neque dispendi facit hilum. Le plus souvent, hīlum, hīlo accompagnent une négation : cf. neque hilum dans les exemples de Lucrèce et d'Ennius cités plus haut, auxquels on peut ajouter Lucr. 3, 518, 783; 4, 379; 5, 1409, neque hilo | maiorem interea capiunt dulcedinis fructum. De là : nihllum nīlum, nihili nili, nihilo nilo, de *ne hilom, etc., formes renforcées de la négation, et perhilum « très peu » (Lucr.), comme perpaulum (Cic.).

Nihilum, négation, est le plus souvent réduit à nihil,

all, comme *ne oinom, noenu à non. La brève de nihllum subbe bien attestée dans Plaute; cf. Lindsay, Early somble bien attestée dans Plaute; cf. Lindsay, Early serse, p. 121. Elle est peut-être dans nihîl un esset la loi des mots iambiques, comme dans mihi, et en de temps abrègement phonétique devant l'sinal (cf. nimel, calcăr, etc.). De nihîl elle se serait étendue aux some trisyllabiques. Du reste, nihîl est une graphie siymologique. On prononçait nil, comme mī. L'élision de la finale s'est généralisée en vertu de la tendance à préger les mots accessoires. Mais nihîlum, nīlum signifiant le néant » ou employé avec sens fort; conserve a forme pleine, cf. gr. 0086v.

Mot expressif à date ancienne, nihil a perdu de sa valeur et il est mal attesté en roman, M. L. 5922 a; le français a été amené à y substituer le nom de la chose »: rem, d'où rien; les autres langues romanes ant des substituts divers : it. niente, etc.

Dérivés et composés: nihilō, -ōnis m. (Gloss.): οδαμινός; nihilōminus (nilō-); nihilōsētius: néanmoins; adnihilō, -ās: mot forgé par la langue de p'eglise pour traduire έξουδενῶ; Hier., Ep. 106, 57, nisi forte ἐξουδενωσας non putabis transferendum despexisti», sed secundum istius temporis disertissimum interpretem « adnihilasti», uel « adnullasti», uel « nullificasti», et si qua alia possunt inueniri apud peritos portenta uerborum.
Pas d'ètymologie connue.

hine : v. hic.

hinnio, -īs, -īre: hennir. Ancien. M. L. 4136; B. W.

Derivės et composės : hinnītus, -ūs m.; adhinniō;

L'aspiration de hinniō a sans doute été transportée dans hinnus, emprunt au gr. γίννος, ίννος « mule », produit d'un mulet et d'une jument (cf. Pline, HN 8, 174), et ses diminutifs hinnulus (M. L. 4138 a), hinnulus (confondu avec inuleus), cf. Varr., L. L. 9, 28. Certaines formes romanes supposent *hinnitulāre, M. L. 4138

Onomatopée, sans étymologie.

hin(n)uleus, -a : v. inuleus.

hinnus, -I m.: v. hinnio. La forme ginnus qu'on lit dans certaines éditions de Pline est une correction de Pintianus, d'après Aristote, qui emploie ytwo; l'existence de ginnus en latin est très douteuse, v. Thes. s. u.

hiō, -ās, -āuī, -ātum,-āre: être béant; se dit en particulier de la bouche; de la « rester bouche bée » (devant quelqu'un ou quelque chose), et par suite « convoiter ». Dans la langue de la rhétorique, « faire des hiatus ». Μême développement dans χαίνω, χάσια. Αncien, usuel.

Dérivés et composés: hiātus, -ūs m.: ouverture (de la bouche); fente, crevasse; hiatus; convoitise (Tac.); hiatia, -ae f. (Tert.); hiātiō (Apul.); hiātūra (gl.); hiātūrabris (Mart. Cap.); hiāscō, -is (Caton et Gargil.); hīscō: s'ouvrir, ouvrir la bouche; dehīscō (Varr.); hietō, -ās (hietor, Laber.; cf. oscitor), archaīque et rare (sans doute de *hi-itō avec dissimilation du second i, comme dans societās); hiulcō, -ās (Cat., Fortun.); hiulcus, qui suppose un adjectīf *hiu-

lus (de hiō, comme crēdulus de crēdō), d'où un verbe *hiulō dont serait dérivé hiulcus, cf. petō, petulāns et petulcus; hiulcātiō; in-hiō, -ās: être bouche bée devant, convoiter; interhiō (Tert.); sēmihiāns. Aucune de ces formes n'est demeurée dans les langues romanes.

Le présent hiō, hiāre se superpose à lit. žioju, žioti « être béant » et à serbe zjàm, zjāti « ouvrir la bouche » (v. sl. zējo « je suis béant » répond sans doute exactement à lit. žioju; cf. aussi v. h. a. zēn « être béant » et geaōn « ouvrir la bouche toute grande ») et hīscō peut-être à v. angl. giscian, mais surtout, avec un autre suffixe, à v. isl. gina « être béant », v. sl. zino, zinoti « ouvrir la bouche, devenir béant ». — La racine a comporté des élargissements, ainsi dans v. angl. gipian « haleter »; et il est difficile d'écarter un rapprochement approximatif avec gr. χαίνω et χάσκω. Les formes osq. e e hiianas úm, ombr. ehiato, qu'on traduit par « ēmittendārum, ēmissōs, ēmissum », sont loin pour le sens.

hippaco, -ās: s'ébrouer; est celeriter animam ducere, ab equi halitu, qui est supra modum acutus, P. F. 96, 5. Cl. hippitare: oscitare, badare, CGL V 601, 18 (et exhippitāre). Un simple *hippāre « sangloter, hoqueter » est supposé par l'esp. hipar, port. himpar, M. L. 4139, si ce ne sont pas simplement des onomatopées.

Non attesté dans les textes. Rappelle certains mots expressifs du type tch. \tilde{l} ipati « haleter ». Cf. le précédent. Le rapprochement de \tilde{l} $\pi\pi\sigma\varsigma$ n'est qu'une étymologie populaire.

hippagō, -inis f.: -es naues quibus equi uehuntur, quas Graeci ἰππαγωγούς dicunt, P. F. 89, 28. De ἰππαγός, avec suffixe proprement latin -ō, -inis, sans doute d'après ambāgō, indāgō. On trouve aussi dans les gloses hippāgō m. au sens de « cocher »; forme de ἰππαγός, influencée par agāsō, equīsō.

*hir (ir)?: creux de la main, main. Le mot n'est attesté qu'à partir de Charisius chez les grammairiens et les glossateurs qui hésitent sur le genre (masculin ou neutre), la flexion (indéclinable, ou hir, hirris), la forme même (avec ou sans aspirée); le passage de Lucilius (1155 M.) où il semblait figurer est manifestement corrompu.

Peut-être s'agit-il d'une forme fictive que les grammairiens ont cru reconnaître à tort dans le vers de Lucilius mentionné plus haut et qu'ils ont expliquée d'après le contexte. En tout cas, l'incertitude du mot rend aventuré tout rapprochement, bien qu'on ait souvent comparé hir avec gr. xelp, arm. jern, alb. dore (on cite aussi des mots tokhariens A, tsar, etc., dont la forme n'est pas claire, et hitt. kessar, v. Duchesne-Guillemin, BSL 39, 211 sqq.). Ces mots désignent la « main » cn tant qu'elle prend.

hīra, -ae f.: hira, quae deminutiue dicitur hilla, quam Graeci vijotw, intestinum est, quod ieiunum uocant, P. F. 90, 3. Mot raro (Plt., Apul., Arn.); hīllae pl. « tripes »: Lūcānicae.

Le rapport avec haru- de haruspex, etc., n'est pas clair.

hirciae, -ārum f. : sorte de hachis (Arn. 7, 24). Cf.

hirco, -as v. urco.

hireus, -I m. (ircus, Varr., L. L. 5, 97; fircus, sabin, cf. Fircellius): bouc et « odeur de bouc » comme gr. γράσος (cf. subhirci). Ancien (Plt.), usuel. Hircus, concurrencé par caper et par un mot germanique, est conservé seulement en calabrais, M. L. 4140, mais est représenté en germanique: v. h. a. irah « peau de bouc ». Cf. Ernout, Élém. dial., s. u.

Dérivés et composés: hirculus: 1º petit bouc; 2º plante à odeur de bouc, cf. gr. τράγος, τράγιον, (Plin. 12, 46); hircīnus; hircīsus: qui sent le bouc; hircuīsus (Apul.); hircipes (Mart. Cap.; formé d'après capri-pes); hircō, -ōnis? (Gloss.); hircoceruus (Boèce) = τραγέλαφος; hirquitallī, pueri primum ad uirilitatem accedentes, a libidine scilicet hircorum dicti, P. F. 90, 1 (irquitallus sans h, 92, 11), d'où hirquitalliō «τραγίζω» (Censor.): prendre une voix d'homme (cf. catuliō, -is); hirquicomāns (hirci-) (Querol.); subhircī: aisselles (Isid. 11, 1, 65, cf. subbracchia et le hircum ab ālīs olēre de Plt.), M. L. 8360. Cf. sans doute hirpus; et peut-être lupercī, lupercālia.

Il y a un nom ancien dans haedus. Si le samnite hirpus (v. ce mot) est de la même origine que hircus, la forme ancienne serait *hirquos. Étymologie inconnue; peutêtre mot prélatin. Le second élément de hirquitallus est obscur.

La glose hirqui: oculorum anguli, provient d'un contresens fait sur Virgile, B. 3, 8; cf. Thes. VI 3, 2822, p. 34 sqq.

hirnea (irnea), -20 f.: vase, coupe (Caton, Plaute).
Cf. irnela: uasis genus in sacris, P. F. 93, 19; hirniola.
Vieux mots, vite tombés en désuétude, suspects d'être empruntés. Hirnea est peut-être le doublet dialectal de

hirpus (irpus), -I m.: nom du loup en samnite; cf. P. F. 93, 25, Irpini appeuati nomine lupi, quem irpum dicunt Samnites; eum enim ducem secuti agros occupauere. Cf. les noms propres Hirpi, -ōrum et Hirpinī. N'est pas attesté comme nom commun en latin; mais figure dans le dérivé:

(h)irpex icis m.: herse; irpices genus rastrorum ferreorum quod plures habet dentes ad extirpandas herbas in agris, P. F. 93, 23. Même image que dans frênum lupātum; cf. lupātum dans Rich. Demeuré dans les langues romanes; cf. M. L. 4141, hirpex et herpex, B. W. herse; M. L. 4142, *hirpica et erpica CGL V 359, 47, erpicārius; *hirpicāre, M. L. 4143. Les variations entre i et e, l'absence de h confirment l'origine dialectale. Cf. hircus et, pour la finale, dentex.

hirquitallus : v. hircus.

hirrio, -is, -ire: -re, garrire quod genus uocis est canis rabiosae, P. F. 90, 9. D'où hirritus, -üs m. (Sid.).
Verbe expressif. comme hinniö, hittiö.

hirsūtus, -a, -um: au poil hérissé, hirsute. Classique.
Dérivé: hirsūtia (Solin.); composé: hirsicūlus (?); hirsūticūlus: δασύπρωκτος (Gloss.).

Semble dérivé d'un nom en -u- non attesté *hirsu-; cf. cornū, cornūtus, astū, astūtus. Le maintjen du groupe

-rs- est dû sans doute à ce qu'il provient de la simplification d'un groupe de trois consonnes -rcs- (cf. ursus skr. rkşah, gr. ἄρχτος), ou bien à ce que *hirsu- est une forme récente remplaçant un plus ancien *hirtu- (comme pulsus en face de pultare), cf. hirtus; l'i atteste peut être une origine dialectale, comme pour hircus, hirtus hispidus. Un groupe -rr- apparaît dans l'adjectif employé comme nom propre: Hirritus, CIL VI 1485; Hirruto, IX 3044.

Un rapprochement avec horres ou avec hircus est difficile. En tout cas, il s'agit d'un adjectif « populaire.

hirtus, -s., -um: poilu, aux poils durs. Ancien; ci les noms propres Hirtius, Hirtinus, Hirtinus, et la glose: hirtipili, durorum pilorum homines, P. F. 89, 30. Sans doute de *gher-to-s; hirtus semble être l'adjectif verbal en -to- correspondant à l'abstrait en -tu- supposé par hirsūtus. Cf. aussi hispidus.

Le vocalisme est de type « populaire », avec un i dialectal?

hirūdō, -inis f.: sangsue. Ancien (Plt.). C'est à l'époque de Pline que sanguisūga a commence à se substituer à hirūdō; cf. H. N. 8, 29, cruciatum in potu maximum sentiunt [sc. elephanti] hausta hirudine, quam sanguisugam uolgo coepisse appellari aduerto. Hirūdō n'a survécu qu'en provençal, qui suppose un doublet hirūgō, herūgo (cf. CGL IV 86, 10, etc.), avec substitution de -ūgō à -ūdō; cf. incugine pour incudine, testūgō pour testūdō, M. L. 4144.

Sans étymologie claire. Même formation que testudo

hirundo, -inis f.: hirondelle; aronde (poisson). Ancien. Les formes romanes remontent à hirundo et harundo, M. L. 4145, et au diminutif *hirundula, 4146.

Adjectifs dérivés: hirundinīnus, forme ancienne (Pit., Rud. 598), remplacée à l'époque impériale par la forme syncopée hirundīnus (-neus); hirundīnia (-nīna); hirundināria (= hoùyytos): chélidoine.

Sans étymologie claire. Même formation que harundo, nebrundinés.

hispānus: espagnol. Adjectif en -ānus (cf. Rōmānus, etc.), dont proviennent Hispānia, -niēnsis, -nicus. Cf. gr. Enavia.

hispidus, -a, -um: hérissé, velu (surtout poétique, non attesté avant Virgile, en prose n'est guère employé que par Pline). Il faut peut-être y rattacher les surnoms romains Hispö, Hispulla. Même formation que horridus. Tomains ares et tardifs: hispidő, -äs; hispidüäs. Formes romanes douteuses. v. M. L. 4148.

V. hirsūtus. Forme dialectale issue de *ghers-k*-o-? hister: v. histriö.

historia, -ae f.: 1° histoire, récit d'événements historiques, emprunté comme le genre littéraire qu'il désigne au gr. lorcotα; 2° histoire, récit historique ou fabuleux; déjà dans Plt. dans ce sens. Souvent employé au pluriel, historiae. Pour le développement du mot en grec, v. F. Muller, Mnem. 54, 254 sqq. Celtique: irl. stoir, gall. ystyr.

Autres emprunts: historicē, -ēs f. (Quint.) = lovoρική; historicus, -a, -um = lovoρικός; historicus m. historien; historicō, -ās (bas latin); historiographus.

Dérivés latins très tardifs : historialis, historior, historiola, historiuncula.

histrio, -ōnis m.: acteur, histrion. Forme sans doute dérivée de hister; cf. T.-L. 7, 2, 6, hister Tusco uerbo ludio vocabatur. Les histrions étaient ainsi nommés, dit Festus, quod primum ex Histria uenerint, P. F. 89, 25. Four la formation, cf. ludio. Ancien, usuel, classique. De hister dérivent: histricus (Plt.); de histrio: his-

De hister dérivent : histricus (Pft.); de histriō : hisrionalis (Tac.); histriōnicus (bas latin); histriōnia (sc. ar); histriō, -ās (Gloss.). L'allemand Storger provient de shistoriō.

hittus: φωνή χυνός, CGL II 69, 2; hittiō, Ιχνεύω CGL III 450, 33; 483, 23. Onomatopée, comme fr. japper. V. hirriō.

hiulcus : v. hiō.

hōcannīuus, -a, -um: de cette année. Formation populaire tirée de hōc annō, sans doute d'après aestiuus, umpestiuus, etc.; cf. Schol. Hor. epod. 2, 47. M. L. 4161.

hodið adv. (fal. foied?); aujourd'hui. Usité de tout tamps. Panroman. M. L. 4163; B. W. s. u. Adjectif dérivé: hodiernus, cf. hesternus (v. sous herī). — Hodið a été remplacé dans la langue populaire par des expressions plus pleines: in hodie (Peregr. Aeth.) ou hodiernő dið τη σήμερον ήμέρο ». Même tendance dans le fr. « aujourd'hui »; v. B. W. jour. Cf. diurnum, hibernum se substituant à diðs, hiems.

Composé: h-o-diē; cf. skr. a-dyd. V. sous diēs et hic. L'idée de « aujourd'hui » s'exprime partout par « ce jour-ci »; cf. gr. σήμερον (sous cis-), arm. ays-awr, etc., gc. himma daga et v. h. a. hiu-tagu, etc. Là où existe le démonstratif *k'i- de l'objet rapproché, c'est à ce démonstratif qu'on a recouru. Le latin, qui ne l'a conservé que dans des adverbes tels que cis, s'est servi de son démonstratif de l'objet le plus proche, qui est hi-ho-; de là la concordance avec le sanskrit, où le démonstratif *k'i- n'est pas attesté. — Pour la forme, cf. hōrnus.

holconis (hor-) uitis: nom d'une vigne en Campanie (Plin., Col.). Cf. le nom propre Holconius, dans W. Schulze, Lat. Eigenn., 169.

holus, -eris n. (forme ancienne helus, cf. P. F. 89, 3, helus et helusa antiqui dicebant quod nunc holus et holera; doublet dialectal folus dans P. F. 74, 9; forme rustique sans aspiration olus; génitif et datif-ablatif pluriel olerōrum, olerīs dans Lucil. et Caton): légume (vert), et spécialement « chou ». Peut être précisé par une épithète: holus marinum, rusticum, siluestre, cf. gr. θαλασσοκράμδη, ἀγριολάχανον; (h)olusātrum (génitif holusātrī): persil noir, maceron.

Dérivés: (h)olitor: jardinier (pour la formation, cf. iānus/iānitor, portus/portitor, etc., formés directement sur des noms d'après canō: cantor); (h)olitōrius (forum olitōrium); (h)olusculum n.; (h)olerāceus adj.: végétal; (h)olerārius; (h)olerārium n.: jardin potager; holerōsus = λαχανάδης; (h)olerō, -ās: planter des légumes; (h)olerātor.

Ancien, usuel. N'a pas passé dans les langues romanes, où il a été supplanté par *legümen*.

Appartient à une racine qui se retrouve dans heluus. Cf. gr. χλόος « couleur d'un vert tendre », χλόη « verdure nouvelle, gazon », χλοερός « d'un vert clair » qui indique le dissyllabisme de la racine (χλο- repose sans doute sur "ghlo-); v. h. a. gelo « jaune », lit. želti « verdoyer » et

želvas « vert »; v. sl. zelenů « vert » et russe zlak « plante, plante cultivée »; phrygien ζέλωα · λάχανα, Hes., skr. hárih « jaune, vert » et av. zairiš « jaune » (les formes lat. galbus et giluus sont énigmatiques). — Le groupe de lat. fel, flaus est parallèle, mais distinct.

*homeltium: pillei genus, P. F. 91, 21. Sans exemple, ni autre explication. Un manuscrit porte homeltium. Peut-être transcription corrompue de gr. ωμόλινον qui désigne une sorte de coiffure dans Cratinos (Ath. 410 d.).

homo, -inis m. (flexion sans alternance homo, -onis dans Enn., A. 138: uolturus in spinis miserum mandebat homonem, dont on rapprochera les formes osco-ombriennes : osq. humuns « homines », ombr. homonus « hominibus »). Un doublet hemō, avec e radical, est attesté par la glose de Festus, hemona, humana, et hemonem, hominem dicebant, P. F. 89, 8, et par le juxtaposé nēmo « pas un homme, personne ne... » de *nē hemo. L'alternance homo/hemo est ancienne : il s'agit d'un dérivé d'un mot indo-européen signifiant « terre » qui admettait l'alternance e, o, zéro; v. humus : homme, au sens général de « être humain », proprement « né de la terre » ou « terrestre » (cf. Quint., 1, 6, 34, etiamne hominem appellari quia sit humo natus, qui du reste se moque de cette étymologie), par opposition aux dieux, qui sont « célestes »; cf. l'opposition grecque de ἐπιχθόνιοι et de ἐπουράνιοι; de là l'expression biblique filius hominis (traduit du grec, qui provient lui-même de l'araméen), h. deī, h. deī et christī. Homo se distingue de uir comme ἄνθρωπος, qu'il traduit, se distingue de ἀνήρ. Ce sens de homo apparaît dans les expressions genus hominum (cf. genus kūmānum) et pro deum hominumque fidem; hominum diuomque pater; dans ce sens, homō désigne aussi bien la femme que l'homme (cf. gr. o, ή άνθρωπος); cf. homines plous V oinuorsei uirei atque mulieres, S. C. Bac. l. 19; mares homines, Plt., Poe. 1311; quo discernitur homo mas an femina sit, Varr., L. L. 7, 17; homines feminae, Aug., Ciu. D. 3, 3; mater, cuius ea stultitia est, ut eam nemo hominem (= une créature humaine) appellare possit, Cic., Clu. 70, 199.

Sur ce sens général se sont greffés des sens particuliers : 1º homme, c'est-à-dire créature raisonnable (par opposition à fera, bestia) : si uis homo esse « un homme digne de ce nom , Cic., Att. 4, 15, 2; ou, au contraire, sujette à l'erreur (par opposition à deus) : possum falli ut homo (var. humanus), Cic., Att. 13, 21, 2; [Demosthenes, Homerus | summi sunt, homines tamen, Quint. 10, 1, 25; homines sumus, non dei, Petr. 75; 2º homme, c'est-à-dire mâle, par opposition à la femme, emploi familier, inconnu à la langue classique; mi homo et mea mulier, uos saluto, Plt., Ci. 723; cf. Köhm, Altlatein. Forsch. 89; 30 hommes (emploi pluriel), c'est-à-dire « soldats », et spécialement « fantassins » : capti homines equitesque producebantur, Caes., B. C. 2, 39, 5, cf. le fr. « quatre hommes et un caporal »; 4º homme, c'est-àdire « vivant », par opposition aux dieux ou aux morts : inter homines esse e être au nombre des vivants ».

Dans la langue familière, enfin, homō s'emploie souvent à la place d'un démonstratif: hic homō « ego », homo « is, iste, ille », cf. ILLE ubi miser famelicus uidet mi esse tantum honorem, | tam facile uictum quaerere, ibi HOMO coepit me obserare, Tér., Eu. 260-261. Cf. Lindsay, Synt. of Plautus, p. 45. Une phrase comme celle

que Pétrone, 38, 12, met dans la bouche d'un illettré : ipso enim homo melior non est « il n'y a pas homme meilleur que lui ; on n'est pas meilleur que lui », montre par quelle évolution homō a pu arriver en français à former l'indéfini « on », d'abord dans les phrases négatives (peut-être sous l'influence de parlers germaniques; cf., toutefois, l'emploi « positif » de homō dans Peregr. Aeth. 13, 1, si tamen labor dici potest ubi homo desiderium suum compleri uidet); v. B. W. sous homme. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 4170.

A homo se rattachent les diminutifs homullus, homunciò (pour la formation, cf. seneciò), homunculus et les composés sēmihomō, homi-cīda m., -cīdālis, -cīdium n. (conservés dans les langues romanes sous des formes savantes, M. L. 4168-4169), -cīdiātor (Gloss.), -diōsus. etc. Dans homicida, il y a eu substitution d'un thème en -o- (*homo-) au thème en -n- (*homon-) comme dans nuncupō (de *nōmo-cupō, *nōmi-cupō; gr. ἀκμόδετον, αίμο-βαφής, etc. Le procédé n'est pas spécial aux thèmes en -n-, cf. foedi-fragus, uolnificus, etc.). Le composé hominicola est récent et créé pour traduire ανθρωπολάτρης (langue de l'Église); de même hominiplacens = ανθρωπάρεσκος (Sept.). Forme verbale tardive : dehomino. -ās (Schol. Hor.). Il n'y a pas d'adjectif dérivé de homō. L'adjectif qui lui correspond pour le sens, hūmānus, ne s'y laisse pas rattacher étymologiquement, tout en en reproduisant les diverses acceptions :

hūmānus, -a, -um: 1º humain, qui concerne l'homme, propre à l'homme = ἀνθρώπινος, ἀνθρώπειος, cf. Tér., Hau. 47, homo sum: humani-nihil a me alienum puto, et, tardivement, « qui convient à l'homme », Theod. Prisc. 3, 2, cibi humaniores; 2º par suite « véritablement digne d'un homme, cultivé, policé » et « qui a des sentiments humains, bienveillant, humanitaire » (= φιλάν-βρωπος), sens qu'on retrouve dans hūmānitās, hūmānitær et dans inhūmānus, inhūmānitās; 3º « humain », c'est-â-dire « qui peut arriver à un homme mortel »: si quid mihi humanum contigerit, litote; cf. l'adverbe hūmānitus, ainsi différencié de hūmāniter et opposé à dīuīnitus: si quid me fuerit humanitus, Enn., A. 125. M. L. 9674.

Sur l'évolution de sens de hūmanitās, v. Bolkenstein, Doelger-Festschr., 62.

En dehors de hūmānitās et de inhūmānus, -nitās, les dérivés et composés de hūmānus sont rares et tardifs. La langue de l'Église a créé hūmānō, -ās (usité surtout aux participes hūmānātus, hūmānadus) pour traduire ἀνδρόω « changer en homme », hūmānātiō = ἀνθροπότης et in-hūmānātus « incarné, devenu homme », in-hūmānātio « incarnation »; Oribase a hūmānīnus (d'après canīnus). Cassiodore crée hūmāniformiānus d'après ἀνθρωπομοροφωρός.

Tandis que la notion « homme » est exprimée par celle de « mortel » en indo-iranien (skr. mártah, av. mərəta-), en arménien (mard), en grec (βροτός) et, par substitution d'un mot intelligible à une forme dont le sens premier était effacé, dans gr. θνᾶτός (θνητός), elle l'est par la notion de « terrestre » en baltique : lit. imū, imogūs (au pluriel zmónės), etc. ; en germanique : got. guma, etc. (dont il reste une trace dans Brāutigam), et en celtique : irl. duine (pour l'initiale, cf. χθ- de gr. χθών, sous humus). La variété du vocalisme radical, qui a subsisté jusqu'en italique et même en latin, où homō et hemō sont attestés l'un et l'autre, montre que la forma-

tion a conservé sa souplesse dans le développement particulier de chaque langue. Les formes osco-ombriennes mettent hors de doute que l'o radical de homō est ancien. Le sens de « terrestre » représentant l'opposition avec le « dieu » « céleste » a dù se maintenir longtemps. Cependant, en latin, où l'on a, d'une part, humus, de l'autre, hemō, homō, la coupure est faite dès avant l'époque historique.

Quant à l'adjectif hūmānus, qui ne peut s'expliquer en partant de homō, il n'a été fait sur l'étymologie que des hypothèses inconsistantes. L'indépendance étymologique de l'adjectif rappelle le cas de pūblicus en face de populus. M. Vendryes fait remarquer que l'irlandais a un pluriel doini, qui semble supposer *doinyo-, en regard du singulier duine; or, l'ū de lat. hūmānus pourrait reposer sur *oi.

honos (puis honor; honos est usité jusqu'à l'époque impériale, où honor prend le dessus; du temps de Quintilien, honos était vieilli, cf. Inst. Or. 1, 4, 13), -ōrism.: honneur décerné à quelqu'un, dieu, homme, mort (le sentiment de l'honneur se disant plutôt honestum, cf. Cic., Brut. 81, 181, cum honos sit praemium uirtuits iudicio studioque ciuium delatum ad aliquem, qui eum sententies, qui suffragiis adeptus est, is mihi et honestus et honoratus uidetur), charge honorifique; cf. au pluriel e les honneurs » (= \tau\u03c4\u03c4), cursus honorum. En poésie, par métonymie, « qualité qui vaut de l'honneur à quelqu'un », d'où spécialement « beauté » (peut-être par influence de decor, -ōris), cf. honestamentum. Ancien, usuel, classique. Panroman (sauf roumain). M. L. 4171 et 4172, honorare. Celtique : irl. onoir.

Honos a fourni des dérivés en honest- et en honor-, les premiers semblent supposer une flexion *honos (*he. nos?), -eris d'un substantif neutre qui aurait existé à côté de honos comme decus à côté de decor, cl. fūnus/fūnestus; les seconds se dénoncent comme récents.

1º honestus : honoré et « honorable, honnête, beau (cf. decorus) »; à basse époque « riche » (trad. πλούσιος); terme de la langue philosophique honestum n. : aut ipsa uirtus est, aut res gesta uirtute, Cic., Fin. 5, 23, 66: honestum id intellegimus quod tale est ut, detracta omni utilitate, sine ullis praemiis fructibusue per se ipsum possit iure laudari, id., ibid., 2, 14, 35. De là : honestas (de *honesti-tāt-s avec haplologie? cf. tempus, tempestās); honestitudo (archaique, d'après pulchritudo); honesto, -ās ; honestāmentum « ornement, parure », d'après ornămentum; cohonestō (classique); dēhonestō, M. L. 2524; dehonestus, dehonestamentum, dehonestatio (époque impériale); inhonestus (ancien, classique) : sans honneur. c'est-à-dire « déshonoré » et « déshonorant, déshonnête » ; înhonestās, inhonestātio (langue de l'Église); inhonesto, -ās (Ov. = ἀπιμάζω); inhonestāmentum (archaïque).

2º honōrō, -ās (honōror, tardif, d'après ueneror?): honorer et « embellir »; honōrātus: honoré et honorable; honōrātiō (Arn.); honōrus, seulement attesté à l'époque impériale, comme inhonōrus, et peut-être formé d'après decōrus (indecōrus); honōrābilis, -bilitās, -ter (Apul.); dēhonōrō (bas latin); honōrārius: donné à titre d'honneur; honōrārium (dōnum): honoraire(s), à l'époque impériale, cf. Dig. 50, 13, 1, in honoraris aduocatorum, etc.) (de là honor « honoraires du clergé » (Cypr.); honōrō « payer le clergé »); dans la langue du droit, honōrōtium its: dicitur quod ab honore praetoris uenera;

honőrificus et ses dérivés; honőrificő (= δοξάζω); honőripeta (Gloss.); honőriger (Tert.); exhonőrő « déshononőri (Aug., Vulg.); inhonőrus (-ris) (latin impérial, sans doute d'après ἄτιμος); inhonőrātis (Cic.), de là inhonőrāt dans Tert. (= ἀτιμάζω); inhonőr (cf. dédecor); inhonőrābilis; inhonőrātiő (langue de l'Église); inhonőrfificus (Sén.).

Pas d'étymologie. Le vocalisme radical o d'un thème pas d'étymologie. Le vocalisme radical o d'un thème en -es- est surprenant (cf. toutefois, colōs (·lor), onus). Sur le sens, v. F. Klose, Die Bedeutung von honos u. bonestus, Breslau, Eschenhagen, 1933.

hōra, -ae f.: heure, division du jour. Emprunt au gr. δρα (Plt.); hōrae, -ārum: horloge; Hōrae, -ārum: transcription du gr. Ώραι, filles de Zeus et de Thémis qui présidaient aux changements de saisons. Ancien, usuel, classique. M. L. 4176. Germanique: all. Uhr?; celtique: irl. uar, britt. aær.

Dérivés et composés: hōrālis; hōrārium n. (Censor.), mot latin correspondant à gr. δρολόγιον, du reste emprunté lui aussi (hōrologium et hōrologium; hōri-, App. Probi, comme spicilegium) et passé dans les langues romanes, cf. M. L. 4183; B. W. s. u.; et en germanique: v. h. a. orlei; hōrāriolum, M. L. 4177 a; sēmihōra; sēsquihōra; trihōrium.

horconia : v. holconia.

horctus : v. fortis.

horda, hordicălia, -cidia : v. fero, fordus.

hordeia, -ae f. (?): coquillage ou mollusque inconnu (Plt., Cas. 494), dont le nom est mis plaisamment en rapport avec hordeum.

hordeum (doublet dialectal fordeum attribué aux antiqui par Quint. I 4, 14; cf. Terentius Scaurus, GLK VII.11, 6], -I n.: orge. — Le pluriel hordea est dans Vg., B. 5, 36; G. 1, 210, 317 et dans Plin. 18, 56; il semble pourtant avoir été peu usité et dû à une nécessité prosodique; cf. Quint. 1, 5, 16, et la critique de Bavius et Mevius à propos de Géorg. 1, 200: hordea qui dixti, superest ut ritica dicat. Mot ancien; cf. Plin. 18, 72: antiquissimum in cibis hordeum, sicut Atheniensium ritu apparet et gladiatorum cognomine qui hordearii uocabantur. M. L. 4180.

Dérivés: hordeolus (hordeolum, hordiolum, CGL III 363, 66) « orgelet », cf. gr. χριθίδιον, M. L. 4179; hordeāceus (-cius); hordeārius; -a pira: poires mûres à l'époque où l'on fauche l'orge; hordiarium aes, quod pro hordeo equiti Romano dabatur, P. F. 91, 10; hordior, -āris « être gonsié par un excès d'orge » (Pelag.). Cf. v. h. a. gersta « orge » et hom. χρῖ, gr. χρῖθή (de *şhrōxdh?), alb. driθ, driθe « orge »: Le -d- latin est ambigu; le germanique a *-t- ou *-d- et le grec -θ- issu de -dh-. — Arm. gari « orge » a une forme encore plus disserte. Cf. horreō?

hōria, -ae f. (hōreia, ōria): barque de pêcheur. Diminutil hōriola. Rare et archaïque (Plaute). Origine inconnue.

*horior; hortor (horitor, hortō, arch.), -āris, hortātus sum, hortātī : proprement « faire vouloir », d'où « exhorter, encourager ». La forme normale hortor n'est que le fréquentatif-intensif du simple horior, en-

core employé par Ennius, A. 432, prandere iubet horiturque, qui use peut-être aussi de la forme non syncopée horitatur, A. 346; cf. CGL V 74, 16, horitandum: hortandum. Hortor a éliminé horior, qui, par suite de l'amuissement de l'h initial, risquait de se confondre avec orior, et aussi parce qu'une formation expressive convenait à l'idée exprimée par le verbe. Hortor, à son tour, a été renforcé par des préverbes qui lui donnent une valeur « déterminée »: ad-, ex-, co-hortor.

Dérivés: hortātus, -ūs; hortātiō; hortātor, -trīx; hortātōrius; hortāmen (poétique et prose impériale); hortāmentum; hortātīuus.

Composés: ad-hortor: se mettre à exhorter, ou adresser des exhortations à; cohortor: exhorter ensemble; dēhortor: dissuader par exhortation (cf. dēprecor); exhortor (-tō): exhorter (fréquent, classique; substitut emphatique de hortor, dont le sens va s'affaiblissant); inhortor (Apul.), avec leurs dérivés, e. g. exhortātiō, -tor, -tōrius, -tīuus (= προτρεπτικός, παρορμητικός qui appartiennent à la langue écrite. Ancien, usuel. Non roman; mais *conhortāre est conservé en provençal et dans les langues hispaniques, M. L. 2147.

Le sens indique que horior est un causatif, comme sōpiō, mais avec o bref, parce que la racine italique avait des formes à vocalisme e conservées en osco-ombrien. La racine joue, en effet, un grand rôle en osco-ombrien, où elle fournit le verbe signifiant « vouloir » : osq. herest « uolet », ombr. her i « uult », heriest « uolet », etc., avec participe heriu « cōnsultō », et conjonction : he r is « uel ». Elle se retrouve sous des forms diverses, en germanique : v. h. a. ger « désirant », gerōn « désireux, v. sax. gern « désireux de », etc.; en grec : χαίρω (aor. ἐχάρην) « je me réjouis », χάρις, χαρᾶ « grâce, joie », χάριη « ardeur belliqueuse »; en indo-iranien : skr. hdryati « il prend plaisir à ».

Les formes dissèrent d'une langue à l'autre; le latin ne concorde pas avec l'osco-ombrien dans le détail. Cf. heriës.

hōrnus, -a, -um: de la saison, de l'année. Adjectif de la langue rurale. L'ablatif hōrnō a été utilisé comme adverbe avec le sens de « cette année »; cf. Lucil. 28, 23, utrum anno an horno te abstuleris a uiro?

De hōrnō a été dérivé hōrnōtinus, formé comme annōtinus, sērōtinus, rumpōtinus. Hōrnus et son dérivé ne semblent plus usités après Columelle. Ces vieilles formes isolées, qui ne se rattachaient à aucun substantif existant dans la langue, ont été remplacées dans les langues romanes par des dérivés de annus, dont la formation et le sens apparaissaient immédiatement; cl. hōcannō.

Composé dont le premier terme est le même que celui de hodië et dont le second est un adjectif dérivé du nom de la « nouvelle saison », de l' « année qui recommence », non attesté autrement en latin : got. jer, av. yār» « année », pol. jar « printemps », gr. &poç « année » et &pā « saison » (surtout « printemps »). Le mot rappelle v. h. a. hiuru (de *hiujarā) « cette année », all. heuer. — Le -y- initial de ce mot, se trouvant en position intervocalique dans le composé, s'est amui en latin (*ho-yor > *hōr-). Pour le suffixe -no-, cf. uernus, hodiernus, etc.

horreo, -es, -ui, -ere: se dresser (en parlant des poils du corps): in corpore pili, ut arista in spica hordei, horrent, Varr., L. L. 6, 45 (avec rapprochement de horreo

et hordeum par étymologie populaire?); être hérissé: frissonner [d'effroi], souvent joint à tremo. Avec un complément, « frissonner devant quelque chose, à la pensée de, avoir horreur de » (cf. φρίσσω); de la horrendus « qui fait frissonner ». Du sens de « être hérissé », on passe au sens (rare) de « être effroyable ». Col. 1, 4, 9, quaedam loca frigoribus hiemis intolerabiliter horrent. Ancien, usuel. Non roman.

Verbe expressif : de là le grand nombre de dérivés. Dérivés et composés : horror m. : hérissement, frisson, horreur, M. L. 4190; horridus: hérissé; de là « à l'aspect sauvage, horrible », M. L. 4188 et 4187, *horridor: horridulus (familier, Plt.); horresco, -is: avoir le poil qui dresse, se hérisser, frissonner, M. L. 4185; horribilis : horrible : horrentia, -ae (Tert.) ; horrifer ; horrificus, -fico, -ficabilis (tous poétiques) : horricomis (= δρθόθριξ, Apul.); horripilō, -ās, cf. gr. δρθοτριγέω (de *horri pilus, non attesté, semble-t-il), M. I. 4189: horrivilatio, mots de la langue ecclésiastique (avec des graphies obri-, obbri-, orri-, d'après obrenere?) : horrisonus (poétique) : abhorreo : s'écarter avec horreur de ; avoir horreur de ; et par affaiblissement « être étranger ou opposé à, en contradiction avec ». Jusqu'à Suétone, le verbe est construit avec ab, mais, à partir de cet auteur, on le rencontre avec l'accusatif: abhorrere alam, ou alad, ce qui devient la construction régulière. En bas latin apparaît abhorresco. qui est demeuré dans les langues romanes, M. L. 23; cohorresco (Cic.); exhorreo (rare, Col., Juv.); exhorrēscō (classique, usuel); inhorrēscō; perhorreō (rare, tardif): verhorresco: perhorridus (T.-L.): subhorridus (Cic., Sest. 9, 21).

Pas d'étymologie sûre. Toutefois, on est tenté de rapprocher arm. garšim « j'ai horreur de » et skr. ghrsuh « excité ». hdragte « il a une horripilation de joie ». Cf. peut-être le groupe de (h)er, hirtus et hordeum.

horreum, -In. (horreus, bas latin; horrea, Calid. ap. Non. 208, 27) : grenier, grange; h. publicum « grenier public »; par suite « magasin, entrepôt, garde-meuble ». La glose de Festus, horreum antiqui farreum dicebant a farre, P. F. 91, 6, semble être une invention de grammairien pour expliquer horreum. Ancien, usuel. M. L. 4186.

Dérivés : horreolum n. (Val. Max.) ; horrearius m. ; gardien des greniers de l'État (époque impériale) ; horreaticus : concernant les greniers (Dig.). Pas d'étymologie.

horsum adv. : de ce côté-ci. Archaïque (Plt. et Tér., de hō-uorsum). V. seorsum. V. hic.

hortor : v. horior.

hortus, -I m. (ortus) : enclos, propriété close de murs (cf. la citation de Pline 19, 50, s. u. hērēs, et le sens du composé cohors), puis « jardin ». Quelquefois, d'après le gr. χῆπος, désigne le pudendum muliebre. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 4194: peut-être got. aurtigards; angl. orchard.

Dérivés et composés : hortulus m., d'où hortulo, -onis; hortilio, CGL V 601, 35; *hortilia, M. L. 4193; hortellus; horticellus; hortulanus; hortualis (Ps.-

Apul.); hortēnsis, M. L. 4192, et hortēnsius (Pline) Apul.); hortensis, m. ... horticola; hortine; hortua, -ōrum n. pl., tardii horticola; norunus, norunus, d'après pascua?; hortaria i.: piment (Apic.), avec d'après pascuai, notat les noms propres Horien sius et Hortalus, osq. Hurtiis, Hurtentius, Schulze, Lat. Eigen., p. 176 sqq. V. aussi cohors

- 300 -

Hortus seul est conservé d'une façon générale dans Hortus seul est consorte de dans les langues romanes ; les dérivés ne survivent que dans les langues romanes, and des dialectes isolés; en français, hortus, entre autres, a été concurrencé par le mot germanique, v. sax. gardo etc. (peut-être étymologiquement apparenté à hortus) dont le dérivé fr. jardin a été emprunté par l'italien l'espagnol et le portugais. V. B. W. s. u.

Cf. osq. húrz, húrtúm « enclos sacré » (dans la dédi cace d'Agnone); cf. χόρτος « enceinte (de cour, de ben gerie) »; peut-être irl. gort « champ », lub-gort « jardin Lat. co-hors repose sans doute sur *co-hortis, de *-ghrii. gall. garth « jardin », bret. garz « haie » supposent * ghrid Comme une racine *ghert- est impossible en indo-eum péen, on est amené à rapprocher la racine de skr. hdrai « il prend » (intensif jarīharti) et de gr. χείρ « main , arm. iern et alb. dorε (même sens), v. aussi gr. τύχερης. « maniable ». Le sens d'osque herii ad est contesta uelit non capiat d'après Vetter, Hdb., n. 4. Le latin lui même a hara « étable pour animaux » (v. ce mot). Lat hortus serait donc un mot du type de gr. φόρτος « far. deau ». On en pourrait rapprocher le groupe germanique de v. isl. gardr, v. h. a. gard « enclos » en supposant une accentuation *ghorto-. Mais, à côté de garth en. clos », le gallois a, au même sens, gardol (v. Rev. celt 43. 212), et le baltique a lit žardis « enclos où l'on garde les chevaux », v. pruss. sardis « Zaun » qui indiquent une forme à élargissement d ou dh. Le v. sl. gradu « enclos ville » a chance d'être emprunté en germanique : car *zarda- s'est largement étendu. Cf. aussi tokharien B kerccive « palais royal ». Le vocalisme de hitt. gurial « citadelle » fait difficulté.

(h)osa, -ae f. : jambière; pantalon (Isid. 19, 34, 9) Mot germanique; v. Sofer, p. 138. M. L. 4195; B. W.

hospes, -itis c. (Accius écrit, Erig. 51, hospitem depositam interemes : mais, comme pour sospes, antistes, sacer. dos. la langue a créé un féminin en -ita, qui apparaît déjà dans Plt., Mi. 495 : d'après ce féminin analogique et le nominatif pluriel hospita, par exemple Ac. 3, 377. régulier, puisque les seconds termes de composés sont des thèmes consonantiques, il a été refait secondairement un adjectif hospitus; cf. Vg., Ae. 6, 93, hospita coniux « une épouse étrangère ») : hôte, c'est-à-dire celui qui recoit l'étranger, hostis (cf. hospitium, hospitalis), aussi en raison sans doute de la réciprocité des devoirs d'hospitalité : hôte reçu, étranger = Eévoc Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4197. Celtique : gall, uspyd (de

Dérivés et composés : hospitium n. : hospitalité, relations d'hospitalité; logement réservé à un hôte, chambre de passage, M. L. 4200; hospitiolum (Dig.); hospitālis: hospitalier (= ξένιος, ξενικός), concernant les hôtes, d'où hospitālia, -um n. : chambre d'hôte, M. L. 4198, *hospitāle; hospitālitās; hospitiārius; hospitor, -āris: recevoir l'hospitalité, Ervicopai (hospito dans Aug., M. L. 4199), et adhespito; hospi(Dig.); hospitātor (Apul.); hospitītuus (bas

latin); hospitiolum. cohospes, inhospes, usité seulement au féminin sincohospes, neutre pluriel inhospita (époque impériale) gulier et au inhospitālis; inhospitālitās (Cic., Tusc. 4, $d\xi_{\rm evoc}$ = $d\xi_{\rm evol}$; $d\xi_{\rm evol}$ philox.).

hilox/ Hospes est un thème consonantique : ablatif singulier Hospie, génitif pluriel hospitum. Le mot exprime le sens hospie, 6 ant exprime par hostis (v. ce mot), et l'on est tenté de croire que c'est un composé dont le preest terme serait hosti-; mais l'amuissement de i serait mier termet. Quant au second terme, on ne peut faire à surprenau.

des hypothèses. Par com-pos en face de ce sujes que mot), on sait que, au second terme de composé, le thème est *poi-; et l'on voit par eques en face pose, laπότης que la forme en e, *pet-, serait phonétiquement explicable; mais le sens n'est pas clair (v. Benveniste World, 10 (1954), p. 262). On pourrait penser à un nom verbal en face de petō. Donc, comme pour sospes. l'étymologie n'est pas évidente.

Le pélignien a une forme, sans doute hypocoristique.

hostia (accusatif fostiam, dans P. F. 74, 9, sans doute dialectal; ostia, Inscr.), -ae f. : victime offerte aux dieux comme offrande expiatoire pour apaiser leur courroux, par opposition à uictima, victime offerte en remerciement de faveurs reçues; cf. T.-L. 22, 1, 15, ea prodigia partim maioribus hostiis partim loclentibus procurarenw: puis « victime » en général, et confondu avec uictima: cf. (Galli) humanis hostiis aras ac templa funestant. Cic., Font. 10, 21, et Galli pro uictimis homines immolant, Cés., B. G. 6, 16, 2. Ancien, usuel. M. L. 9671?

Dérivés et composés : hostiola (Gloss.) : hostiatus (joint à candidatus dans Plt., Ru. 270); hostispices : gruspices (Gloss., d'après extispices).

Étymologie discutée. Sans doute faut-il rapprocher hastia de hostire « aequare » (que l'on fait dériver de hostis). redhostire « referre gratiam »; cf. Festus 334, 9, redhostire : referre gratiam (ici, une série d'exemples dont le texte est altéré) ... nam et hostire pro aequare posuerunt (cf. id. 414, 37 sqg.). Ennius in Cresphonte (113) : Audi[s] atque auditis hostimentum adiungito; Plt., As. 377, quin promitto, inquam, hostire contra ut merueris; et 172, par pari datum hostimentumst, opera pro pecunia; et P. F. 91, 11, hostimentum: beneficii pensatio; Non. 3, 26. h.: aequamentum; CGL V 209, 3, h. dicitur lapis quo pondus exaequatur; hostita: aequata, Gloss. Plac. V 25, 25; cf. peut-être encore hostus « récolte d'un olivier » (qu'on mesure dans un boisseau à l'aide de l'instrument dit hostorium « lignum quo modius aequatur », CGL V 503, 36; 622, 6, et Prisc., GLK II 6, 24); Hostilina déesse qui veillait à ce que les épis formassent une surface égale ». Cf. E. Benveniste, Don et échange dans le vocab. i.-e., An. Sociol., 1951, p. 12 sqq.

Sans doute l'abrégé de Festus explique-t-il hostia... ab eo quod est hostire ferire, P. F. 91, 9; et Nonius, 121, 14, a la glose hostire est comprimere, caedere, dictum ab hostia. Pacuuius Teucro (345) : nisi co(h)erceo | proteruitatem atque hostio ferociam. | Hostire, offendere, laedere. Lacuius Erotopaegnion lib. II (1): nunc quod meum admissum nocens | hostit uoluntatem tuam. Mais les

exemples cités sont obscurs : c'est ainsi que le texte de Pacuvius invoqué par Nonius comme exemple du sens de « comprimere, caedere » est cité par Festus, p. 334, sous le lemme redhostire : referre gratiam. En tout cas, le sens de hostire « ferire » peut être secondaire et dater d'une époque où, le sens premier de *hostia « compensation » avant été oublié. le mot a été compris comme signifiant « victime, animal immolé »; cf. l'évolution du sens de mactare et immolare. Mais on ne peut rien affirmer. Hostia est dérivé de hostis comme uictima de uinco par Ov., F. 1, 335-336.

hostio : v. hostia.

hostis (doublet dialectal fostis attribué aux antiqui par P. F. 74, 9 : fostim pro hoste). -is m. : étranger. hôte, cf. Varr., L. L. 5, 3, hostis... tum eo uerbo dicebant peregrinum qui suis legibus uteretur, nunc dicunt eum quem tum dicebant perduellem; cf. Cic., Off. 1, 12, 37; P. F. 91, 7; Festus, 414, 37 sqq., status dies (cum hoste) uocatur qui iudici causa est constitutus cum peregrino; eius enim generis ab antiquis hostes appellabantur quod erant pari iure cum populo Romano, atque hostire ponebatur pro aequare; sens conservé dans la loi des XII Tables, aduersus hostem aeterna auctoritas esto; le mot s'est spécialisé dans le sens de « ennemi public ». aux dépens de perduellis, par opposition à inimicus « ennemi privé »; cf. Cic., Imp. Pomp. 10, 28, qui (Pompeius) saepius cum hoste conflixit quam quisquam cum inimico concertauit. Pour le passage du sens de « étranger » à « ennemi », cf. Rac., Athal. V 6, L'étranger est en fuite et le Juif est soumis : Béranger, Ma dern. chans., L'étranger envahit la France | Et je maudis tous mes succès. A l'époque impériale et en poésie, hostis prend le sens de « ennemi » en général, de même que inimicus s'emploie pour hostilis; cf. Vg., Ac. 11, 83-84, indutosque iubet truncos HOSTILIBUS armis | ipsos ferre duces INIMICAQUE nomina fisi.

Dérivés : hosticus (archaique et postclassique, ni dans Cic. ni dans Cés.; peut-être formé d'après ciuicus); hosticulus (Not. Tir.); hostīlis (ccmme cīuīlis); hostilitās (Tert.); composés : hosticapas « hostium captor », P. F. 91, 15; hosticida (Gloss.); hostifer (poétique et bas latin) ; hostificus (archaïque et poétique, formé d'après gaudificus).

Hostis, usité de tout temps, a survécu dans toutes les langues romanes, cf. M. L. 4201; il a passé en partie au genre féminin, sous l'influence de sa terminaison en -is, et il a pris le sens d'un collectif : cf. v. fr. ost, le sens de « ennemi » étant rendu par inimicus (inamicus), M. L. 4435. Cf. Greg. M., Ep. 2, 32 : si huc|perrexerit ipsa hostis.

Le mot ne se retrouve ailleurs qu'avec le sens de « hôte » : got. gasts, v. isl. run. -gastiR et v. sl. gosti. Comme le sens de « hôte » a été pris en latin par hospes (v. ce mot), on a été conduit à employer hostis en insistant sur la notion de « étranger », d'où est sortie la notion de « ennemi » dans des conditions dont le détail précis n'est pas attesté, mais qui rappellent l'évolution analogue qu'on observe dans ciuis. Cf. Plt., Tri. 102, hostisne an ciuis comedis, parui pendere. V. Benveniste, art. cité, sous hostia.

hostus (gén. -us?) m. : produit de la récolte d'un olivier.

Cf. Caton, Agr. 6, 2, si in loco crasso aut caldo seueris, hostus nequam erit et ferundo arbor peribit; et Varron le définit exactement, R. R. 1, 24, 3, hostum uocant quod ex uno facto olei reficitur. Factum dicunt quod uno tempore conficiunt, quod alii CLX aiunt esse modiorum, alii ita minus magnum, ut ad CXX descendat, exinde ut uas(a) olearia quot et quanta habeant, quibus conficiunt illud. Dans Varron, le mot désignerait plutôt le « produit d'un pressurage », d'où l'explication par haurire, *hōrire « épuiser ». Mais ce peut être un sens et une étymologie populaire. S'y rattache sans doute hostōrium; cf. hostia.

hãe : v. hic.

hui : exclamation d'étonnement ou d'admiration. Langue familière.

hūmānus : v. homō.

humeo : v. umeo.

humerus : v. umerus.

humilis : v. humus.

(h) umor, (h) umidus : v. umor.

humus, -I f. (comme les autres noms de la terre, tellüs, terra; par réaction du genre sur la forme, ablatif humü dans Varron cité par Non. 488, 5 sqq., génitif humüs dans les inscriptions; inversement, quelques traces du genre masculin dans Laevius et T. Gracchus): terre (en tant que partie basse), sol; locatif humī « par terre, sur le sol »; cf. Varr., L. L. 5, 23, terra, ut putant, eadem et humus; ideo Ennius (Sc. 411 V.) in terram cadentis dicere « cubitis pinsibant humum », et quod terra sit humus, ideo is humatus mortuus, qui terra obrutus... et dicitur humilior qui ad terram demissior, infimus humillimus, quod in mundo infima humus. Souvent mis en rapport par l'étymologie populaire avec (h)umidus. Pas de pluriel.

Dérivés et composés: humilis « qui reste à terre, qui ne s'élève pas de terre », et au sens moral « humble, bas », etc.; humiliter, -tās, -tātula, -tūdō (Gloss.); perhumilis, thelohumilis (très tardifs); et à basse époque humiliō (humilō, cf. leuāre/lcuis, etc.), humiliātiō et humilitō, -ās = ταπευνόω (cf. nobilis, nobilitō), humilitātiō (Gloss.); humilifacō (Tert.), tous termes fréquents dans la langue de l'Église; humō, -ās « enterrer » (les morts), d'où humātiō, -tor (rare), -tus, -ūs m.; inhumātus « non enterré », sens classique: ce n'est inhumātus anon enterre », esne classique: ce n'est qu'à partir de Pline qu'on voit apparattre inhumāre avec in- local, « mettre en terre, inhumer », d'où inhumātor: pollinctor (Gloss.); circum-, ob-humō. Il est à noter que les Latins n'ont jamais eu *terrāre, *interrāre dans ce sens. Cf. aussi homō.

Humus se rencontre à toutes les époques. Mais le mot courant est terra, qui l'a supplanté dans les langues romanes; les représentants de humilis sont de la langue savante; cf. M. L. 4235. Le celtique a : irl. uim, humal; le britt. ufyll, ufylldod.

Des deux noms indo-européens de la « terre » qui figurent en grec, le latin n'a pas conservé celui qui répond à gr. ερά et à all. erde. L'autre, χθών, χαμαί, a pour correspondant le mot dérivé humus, qui, dès la date la plus ancienne, tend en italo-celtique à être remplacé par le groupe de terra. Ce nom avait à l'initiale

une forme alternante, à groupe de consonnes dans vel une forme atternance, a gentifi jmdh (et gmdh), gr. x60 ksdh. locatif ksdmi, génitif jmdh (et gmdh), gr. x60 ksdh. locatif ksdmi, génitif jmdh (et gmdh), gr. x60 ksdh. kṣdh. locatu κṣum, some celt., 40, 437, à consonne v. irl. dú (gentu ωνη, τ. Στο. doute dans av. zd. géniti) simple dans gr. χαμικ ου του zamō, locatif zemi. Le hittite a tegan, génitif dagnas, locatif zemi. Le hittite a tegan, génitif dagnas, loc dagan issu de *g(h)edhōm-, le tokh. A tham (B han) « terre », dont la dentale rappelle celle de gr. x6600; d Pedersen, Groupement, 41 sqq., et aussi Kretschmer Glotta, 20, 65. Au lieu du nom racine, il y a des dérives en -ā- : gr. χαμάζε et χαμά (avec le composé νεο-χμώς en -a-: gr. χαμας το χωρας « nouveau, étrange »), en -y- suivi de voyelle longue dans v. sl. zemlja et lit. žēmė, en -o- dans lat. hunus Malgré la forme en -o-, lat. humus a gardé le gente féminin en général; le locatif humi peut appartenir au type consonantique : cf. Karthägini et l'adverbe her et M. Niedermann se demande si le nominatif humi n'en serait pas tiré.

Lat. humilis rappelle gr. χθαμαλός et χαμηλός (de dérivé en -ā-) pour les suffixes. En tenant compte du sens de ces mots et de lit. Łēmas « bas », Łemỹn« en bas », lette zem « sous », v. pruss. semmai « en bas », on admetrait un radical *hom- « terre » pour expliquer l'adverbe osco-ombrien attesté par ombr. hondra, hutra (et huntrus?) « infrā », hondomu « infimō », osq. hutruis « infers » ; il s'agirait, comme dans infrā, d'un mot artificiel, créé pour des raisons religieuses ; en osque, le mot figure dans la table d'exécration de Vibia.

V. le dérivé homo.

Le traitement u de l'o radical n'est pas clair; cf. le cas de umerus (et de hūmānus?).

hybrida (ibrida; hybris, ibris dans Dracontius), see m.: hybrid., bâtard, de sang mélangé. Se dit des animaux et des hommes. Sert de cognomen, notamment à Q. Varius de Sucro, propter obscurum ius ciuitatis (Val Max. 8, 6, 4). Terme technique de couleur populaire; peut-être demeuré en celtique: britt. efrydd a estropié »? A rapprocher sans doute des gloses: iber, hulovo, et imbrum, hulovov, robéarov, cf. Plin. 8, 199, (musimonum)... e genere et ouibus natos prisci imbres (si, toutefois, il ne faut pas lire umbros, v. umber) uccauerunt.

La graphie hybrida est celle des meilleurs manuscriud'Horace et de Valère Maxime et se retrouvé dans les inscriptions (CIL IX 4013); elle a sans doute été influencée par un faux rapprochement littéraire avec δέρισμα; cf. Eurip., H. f. 181, τετρασκελές δέρισμα.

hymnus, -I m.: hymne. Emprunt au gr. δμνος, fréquent dans la langue de l'Église, qui en a dérivé hymnizō, hymni-dicus, -sonus; hymnificātus; hymnoperius. Celtique: irl. immon.

hyoseyamos (-mum), -I m.: jusquiame. Emprunt d'abord savant au gr. ὑοσκόαμος, depuis Celse. Passé dans la langue courante avec des déformations diverses (eosci-, iusqui-, uosqui-, bosqui-). M. L. 4250.

hysex, -icis (isex): nom d'un animal inconnu dans Plin. Valer. Peut-ètre corruption de esox.

hystrix, -icis f. : porc-épic. Emprunt au gr. δοτρά. M. L. 4250 c.

Dérivé : hystriculus : aux poils raides (depuis Tert.); confondu dans les gloses avec hirsuticulus, δασύπρωχτος.

lacca, -ae f.?: mangeoire, crèche (Vég., Mulom. 1, 56, 5). Mot populaire, attesté par ce seul exemple et conservé dans les parlers sardes; cf. M. L. 4561 a. L'exflication par iac(c)ulum est invraisemblable.

¡¡aceō, -ēs, -uī, -ēre: « être dans l'état de quelqu'un ou de quelque chose de jeté », « être gisant (enterré), ître étendu » et « être abattu », sens physique et moral popposé à stāre). Le verbe, marquant l'état, est surtout employé aux temps de l'infectum; le parfait a uniquement la valeur de passé. Pas de supin; l'adjectif iaciturs est rare et récent. Ancien, usuel. Panroman. M. 1, 4562; B. W. gisant.

Ni substantifs, ni adjectifs dérivés, sauf un iacentiuus de la Lex Burg; toutefois, certaines formes romanes supposent *iacīle, *iacīna, *iacium « lit », cf. M. L. 4564, 4565, 4566, et un dérivé *iaciāre « être couché », M. L. issa.

Composés: ad-iaceō (= παράκειμαι), cf. M. L. 169 e1168, *adiacēns, adiacentia (Aug.), substantif sans doute tiré du nominatif pluriel adiacentia, -ium « régions voisines » qu'on trouve dans Tacite et Pline (v. B. W. sous aisance), circum-, con-, dē-, inter-, ob-, prae-, re-, sub-iacēre, tous d'emploi rare, souvent très tardifs et crées à l'imitation des composés de κετμαι et évités (sauf adiacēre) par Cicéron et César. Quintilien emploie circumiacentia, -ium pour désigner le « contexte »; Rufin subiacentia, -ae pour traduire τὸ ὑποκεῖσθαι; Boèce iacêre pour τὸ κεῖσθαι « la situation », etc.; cf. Thes. VII 1, 31, 37 sqq. — V. le suivant.

iaciō, -is, iēcī, iactum, iacere: jeter, lancer. Usité de tout temps.

Formes nominales, dérivés et composés : un second terme -iex, -icis des composés : 1º ob(i)ex, ŏbicis « ce qui est jeté en avant, digue, obstacle; barre de porte, barrières ». Le nominatif singulier est à peu près inusité; obez est refait sur obicis; Virgile et Ovide scandent obice comme un dactyle; Silius, 4, 24, ŏbicēs, par réaction de l'orthographe sur la quantité.

2º subicēs f. cité par Fest. 394, 33 (cf. Gell. 4, 17), subices Ennius in Achille pro subicctis posuit cum dixit mubs (2): « Per ego deum subices umidas; unde (inde codd.) oritur sonitu saeuo (et) spiritu »; proprement « ce qui s'étend en dessous ».

iactus, -ūs m.: jet, lancement, M. L. 4569; en particulier « fait de lancer par dessus bord », iactum mercium facere leuandae nauis causa, Dig. 14, 2, 1 sqq., sens qu'on retrouve dans iactūra, -ae (cf. Cic., Off. 3, 23, 89), qui en est venu à signifier « perte, dommage ». Ni *iactū, *iactor n'existent dans le simple. De iactūra: iactūro, -āris (Ital.), iactūrārius « qui frequenter patitur iacturam » (Gloss.).

iaculus : de jet ; substantivé dans diverses acceptions lechniques : iaculus (scil. fūnis, laqueus) : lasso ; iaculus

(serpēns): sorte de serpent qui se jette sur sa proie; iaculum (rēte): épervier (d'où rēteiaclārī (Fronton); iaculum (tēlum): javelot, M. L. 4570. Dénominatif: iaculor, -āris (iaculō) « lancer, darder, frapper d'un trait », et au figuré « lancer des paroles, etc. », avec ses nombreux dérivés; ēiaculor (-lō).

Fréquentatifs de iaciō: iactō, -ās: lancer, jeter souvent ou avec force; et par suite: 1° agiter (sens physique et moral); 2° mettre en avant (sens moral), sē iactāre genus, nōmen « jeter sans cesse en avant » et « vanter »; cf. iactātor, iactātiō et iactantia (ce dernier usité seulement sous l'Empire et au sens figuré). Adjectifs: iactābundus (à partir d'Aulu-Gelle), iactābilis (Greg. Naz.), iactanticulus (tardif). Iactāre (iectāre; cf. M. L., Einf.³, p. 158), qui, à basse époque, s'emploie comme synonyme de iaciō (il traduit βάλλω dans les textes chrétiens), a seul subsisté et a remplacé iacere dans les langues romanes, M. L. 4568. Panroman, sauf roumain; iactiō, -ās (T.-L., Plt.): même sens que iactō et mêmes dérivés tardifs.

Iacio a fourni de nombreux composés en -icio: abiciō, adiciō, circumiciō, co(n)iciō, dēiciō, dissiciō, ēiciō, etc., dont le préverbe, quand il se termine par une voyelle co-, de-, e-, pro-, re-, est tantôt scandé long, quelle que soit la quantité de sa voyelle : cōiciō, dēiciō, ēiciō, proiciō, reiciō (c'est-a-dire co-i-iciō, de-i-iciō), tantôt se contractant avec l'i qui le suit : eicio, reicio, cf. reī, ei et rei, ei; ei(i)us dissyllabe et eius. Quand le préverbe se termine par une consonne : ab-, ad-, etc., il est généralement scandé long; mais il y a des traces de scansion brève; et amicīre, dont la parenté avec iaciō n'était plus sensible, a toujours la première syllabe brève. L'état de choses est ici complexe et obscur et ne semble pas pouvoir s'expliquer uniquement par la phonétique; les composés à préverbe « vocalique » ont dû exercer une action analogique sur les autres; de même aussi les formes de parfait, du type ab-iēcī, dans lesquelles le préverbe était long « par position ». La graphie a dû aussi jouer un rôle. Il est possible qu'à l'origine abicio se lisait et se prononçait abjicio, avec un groupe -ii- noté par un seul i, à cause de l'aversion des Latins pour les groupes ii et uu (cf. iuenta = iuuenta, oinuorsei = oinuuorsei, etc.; v. M. Niedermann, Mélanges F. de Saussure, en particulier, p. 61 et 63, n. 1). Une confirmation indirecte de ce fait se trouve dans des graphies comme deiecit (présent) du Mediceus et du Romanus dans Vg., G. I 133, etc. (cf. Havet, Manuel, § 920), qui sont exactement comparables aux graphies du type seruos, uolt, etc. Mais la graphie par un seul i dissimulait l'allongement « par position » du préverbe et a amené les scansions du type abicio, adicio, qui semblent, du reste, postérieures à abicio, adicio, cf. Thes. s. u. V., entre autres, Mather, Harv. Stud. 6, 84-